

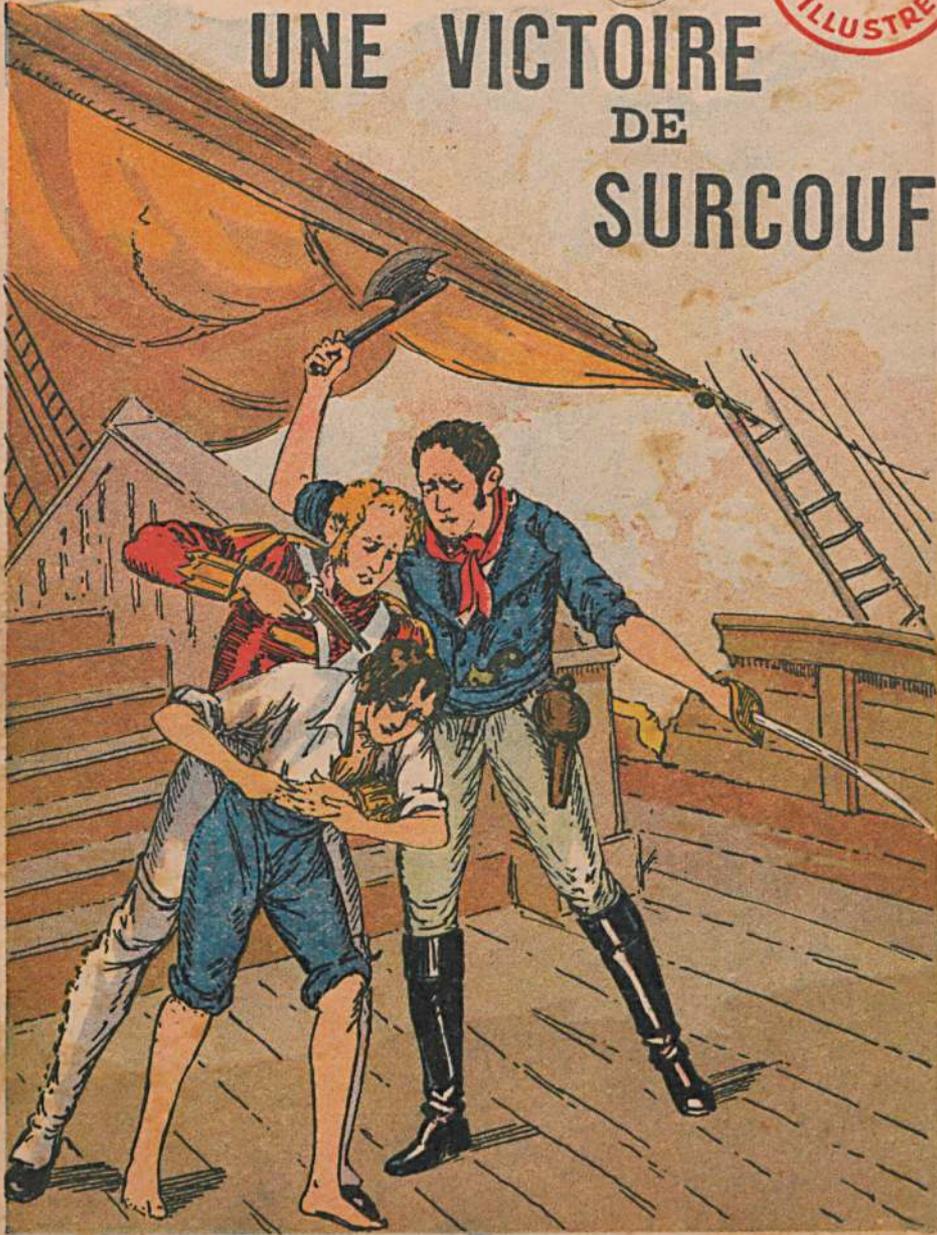
L'HISTOIRE VÈCUE

134
ROBERT LORTAC



L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

UNE VICTOIRE DE SURCOUF



F. ROUFF, Editeur, PARIS

Une victoire de Surcouf

par Robert LORTAC

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉSENTATION

Autour d'une table dressée en plein air sous des bosquets d'où l'on voyait briller les feux de Port-Louis, une dizaine d'hommes buvaient et chantaient sans contrainte, par une belle nuit tropicale scintillante d'étoiles.

Une brise parfumée, venue des plantations de cannes à sucre et de vanilliers en fleurs, se mêlait au souffle du large, portant l'amère senteur de la marée. Des lampions accrochés dans la verdure éclairaient de leurs multicolores les visages farouches des buveurs, officiers corsaires, qui s'étaient bruyamment dans cette taverne de l'Île-de-France (1) leurs récentes victoires sur la flotte anglaise au cours de ce mois de Pluviôse, an neuf de la République, — soit en janvier 1800 de notre calendrier.

Un chœur de voix mâles, scandé par le tintement des cuillers sur les gobelets d'étain, jetait à tous les échos la fière chanson des marins de Surcouf :

*Le 31 du mois d'août,
Nous vîmes arriver à nous
Une frégate d'Angleterre
Qui fendait la mer-z'-et les flots...
C'était pour aller à Breslau!*

Mais le refrain héroïque fut interrompu par l'irruption d'un esclave nègre qui, s'approchant de l'un des chanteurs, lui dit dans un pittoresque langage d'où les « R » étaient exclus :

- Massa capitaine, li citoillien gouvéneu, li ti éclame...
 - Comment! le général Malartic est là? questionna l'interpellé, un homme d'environ vingt-cinq ans, découpé en athlète. Eh bien! Bambou, dis-lui que je l'invite à venir sans façon s'asseoir à notre table.
- Le noir s'esquiva et revint bientôt, suivi de deux personnes qu'il

(1) Ancien nom de l'île Maurice.

mena vers celui qu'il avait nommé son capitaine. Ce dernier se leva et, tendant la main au premier de ses deux hôtes, — un vieillard aux traits nobles et énergiques :

— Bonsoir, mon cher gouverneur, lui dit-il. Quel bon vent vous amène? J'espère que vous nous ferez le plaisir de boire à la République avec moi et mes officiers.

D'un geste, il les présenta :

— Messieurs Drieux, mon second; Dumaine de la Jossierie, Louvel, Desvaux, Laborie, Plassan, Fontenay, mes lieutenants; Le Nouvel et Millien, mes chirurgiens. L'état-major de la *Confiance*, au grand complet! Mes amis, je n'ai pas besoin de vous présenter monsieur le Gouverneur... Vous avez tous eu plus ou moins affaire à lui, dans quelque occasion où il lui aura fallu vous savonner la tête, sacrés tireurs de bordées!

Tempéré par un ton cordial, ce reproche mérité, — car l'indiscipline des corsaires, tout au moins pendant leurs séjours à terre, était proverbiale, et la plupart des officiers présents avaient eu maille à partir avec la justice paternelle du général, — ce reproche provoqua une hilarité que le gouverneur fut le premier à partager.

— Mon cher ami, dit-il, j'accepte avec plaisir votre invitation. Je savais vous trouver ici ce soir, et ajouta-t-il en désignant le très jeune homme qui l'accompagnait, j'étais venu pour vous présenter M. Yves de Kéradec que voici, qui est un de vos concitoyens...

Il poussa devant lui un robuste garçon d'une quinzaine d'années, à l'air franc et résolu, et qui, planté devant le commandant, le dévisageait avec une curiosité et une admiration non dissimulées.

— Ah! tu viens de Saint-Malo, mon petit gars? demanda l'autre en lui serrant chaleureusement la main.

— Oui, monsieur Surcouf! répondit-il d'un ton décidé, en contemplant d'un regard émerveillé le « Roi des Corsaires », qui était alors à l'apogée de sa gloire.

Robert Surcouf était grand et fort. Dans un visage bronzé par le soleil des mers tropicales, et soigneusement rasé, des yeux bleus, brillants et vifs, un nez court et aplati, des lèvres minces et serrées, tout exprimait la force et la vaillance, la décision et la franchise.

— Donné-nous voir un peu l'air du pays, mon fieul reprit-il avec vivacité. Il ne manque pas de Malouins, ici! Parle-nous des vieux remparts de granit et de la Tour « Quiquengrogne »! Qui as-tu vu là-bas, que l'on connaisse?

— J'ai vu votre sœur et vos frères... Tous se portent bien et vous donnent le bonjour... M. Nicolas, votre aîné, venait d'arriver avec vos dernières prises, et il n'était bruit que de vos exploits dans toute la ville!

Un sourire d'orgueil se peignit sur les traits juvéniles du corsaire. — Ça n'est pas fini, et on leur en enverra d'autres... Surtout à présent qu'on va monter ce beau bateau tout neuf : *La Confiance*! Pas vrai, mes amis?

Le gouverneur, prenant à part Surcouf tandis que le jeune Kéradec répondait aux questions d'un officier malouin, lui dit à mi-voix :

— Mon cher, je veux vous signaler la situation cruelle dans laquelle se trouve cet enfant. A Saint-Malo, vous avez dû connaître son père, gentilhomme ruiné par la Révolution qui lui a confisqué ses biens. Il vient de mourir après avoir fait jurer à ses deux fils — auxquels il ne léguait que son nom, piètre héritage en cette époque où l'on traque les « ci-devant » — de venir ici pour s'y associer à leur oncle, colon dans

cette île. Yves de Kéradec a débarqué ce matin, et sa première visite fut pour moi. Et j'ai été pour lui le messager de deux malheurs. D'abord son oncle, dont les plantations périllicitaient par suite de mauvaises récoltes, est mort le mois dernier, et ses biens ont été vendus pour payer les créanciers. Ensuite, le jeune orphelin espérait trouver ici son frère aîné, Alain, qui, le devançant, s'était embarqué, voici quatre mois, à Bordeaux, sur la goélette *Jeanneton* avec toute leur fortune : cent louis d'or. Hélas! depuis que nous sommes en guerre avec les Anglais, il n'y a plus de sécurité sur mer, et sans les braves de votre troupe, notre flotte serait bientôt détruite! La *Jeanneton*, nantie d'une commission d'armement en course, lui interdisant d'attaquer les navires ennemis mais lui permettant de se défendre, a été surprise, au large du cap de Bonne-Espérance, par un vaisseau de ligne anglais, et, après une héroïque résistance, a été capturée, et son équipage fait prisonnier. Alain de Kéradec, il est vrai, était simple passager, mais...

— ...Mais, acheva Surcouf, il avait le sang noble et le cœur chaud, un vrai Malouin, quoi! et il est sûr qu'il aura spontanément pris part à la défense.

— C'est bien probable. Peut-être donc est-il mort, blessé ou prisonnier. Au mieux aller, on le débarquera dans quelque port lointain, et les deux frères ne pourront être réunis avant longtemps. Voilà donc ici un pauvre enfant abandonné, sans appuis, sans ressources... Et, connaissant la générosité de votre cœur, j'ai pensé à vous pour le tirer d'embaras.

— Merci, mais je suis corsaire, et je ne puis rien pour lui, en dehors de mon métier.

— Il rêve d'être marin. Il a passé son enfance à mener lui-même sa barque à voiles, sur les côtes de Saint-Malo...

— Alors, ça va! Son père était un bougre; bon chien chasse de race, l'enfant à de qui tenir, et je vais lui parler, dit Surcouf avec son esprit de décision habituel.

Il revint au jeune garçon, et lui frappant sur l'épaule :

— Alors, mon gars, il paraît qu'on est là tout justement comme un petit cormoran tombé du nid? Eh bien! je vais te faire une proposition! Veux-tu faire partie de mon équipage?

— Oh! monsieur Surcouf! balbutia l'enfant, ébloui par cette offre inespérée.

— Je devine, reprit le corsaire, feignant de se méprendre sur le sens de l'exclamation. Tu es un'ci-devant, et tu hésites à servir la République? N'aie pas de ces scrupules! Il faut mettre la patrie au-dessus des régimes et des querelles de partis! Et, aujourd'hui, nul n'est plus utile à la France qu'un vaillant corsaire! Et ce n'est que dans la carrière aventureuse de « gentilhomme de fortune » qu'un cadet de famille dépourvu de pécuné, mais riche de courage, tel que tu dois être, peut conquérir ses grades à la pointe de l'épée! On me dira que tu es bien jeune! Bah! J'avais treize ans quand j'ai pris la mer sur le brick *Le Héron*! Alors... C'est dit? Tope-là, fiston, et capon qui s'en dédit! Holà! Bambou, fit-il en tapant rudement du poing sur la table, des verres pour M. le général de Malartic et M. de Kéradec! Du champagne, et du meilleur!

Il tendit un verre à ses hôtes, et leur versant une rasade :

— Un corsaire doit boire sec et dru! A votre santé, monsieur le gouverneur! A la tienne, petit! A nos victoires!

Ce fut ainsi qu'Yves de Kéradec fut porté sur le rôle de l'équipage de la *Confiance*, commandant Robert Surcouf!

CHAPITRE II

LA VIE DES CORSAIRES A TERRE

Avant de prendre congé de son jeune compatriote, Surcouf lui avait recommandé de venir le trouver, dès le lendemain, sur son nouveau bâtiment, la *Confiance*, présentement embossé sous la tour de Codan, à quelques lieues de Port-Louis.

Dès sept heures du matin, Yves de Kéradec, muni de son léger bagage, frétait un canot et se faisait conduire à bord. Le cœur lui battait tandis que la silhouette élancée du trois-mâts se précisait peu à peu devant ses yeux. Le jeune homme, passionné pour les choses de la marine, admirait en connaisseur la frégate dont les lignes sveltes, la coque peu élevée au-dessus de la ligne de flottaison, annonçaient le fin voilier, dans la construction duquel tout avait été sacrifié à la vitesse. En effet, les armateurs, MM. Tabois-Dubois, de Bordeaux, qui l'avaient armé en course à l'intention de Surcouf, savaient que la rapidité constitue la qualité maîtresse d'un vaisseau corsaire, qui doit surprendre l'ennemi avec la soudaineté de l'aigle fondant sur sa proie, et s'échapper non moins vite s'il est poursuivi.

Arrivé au sabord de coupée, Yves fut accueilli par un vieux marin breton, nommé Kéranvagne, qui était l'homme de confiance de Surcouf. Le nouveau venu se nomma et demanda à voir le capitaine.

— Il t'« espérait », mon petit gars... Il est là-haut! répondit le vieux loup de mer en désignant la mâture.

A cet instant, un homme dégringola de ce poste d'observation élevé, sauta sur le pont et s'avança vers les deux interlocuteurs.

— Bonjour, Yves, dit Surcouf en tendant familièrement la main à sa nouvelle recrue.

Et soudain, reniflant bruyamment, il s'écria :

— Ma Doué! j'ai oublié mon mouchoir, là-haut, sur la vergue du grand cacatois... Et, pour peu que la brise de norott se lève, il va s'en-voler à la mer... et j'y tiens!

— Capitaine, proposa le jeune homme, voulez-vous me permettre d'aller vous le chercher?

Et déjà, sans attendre la réponse, il avait posé sa valise sur le pont et s'était élancé légèrement dans les enfléchures.

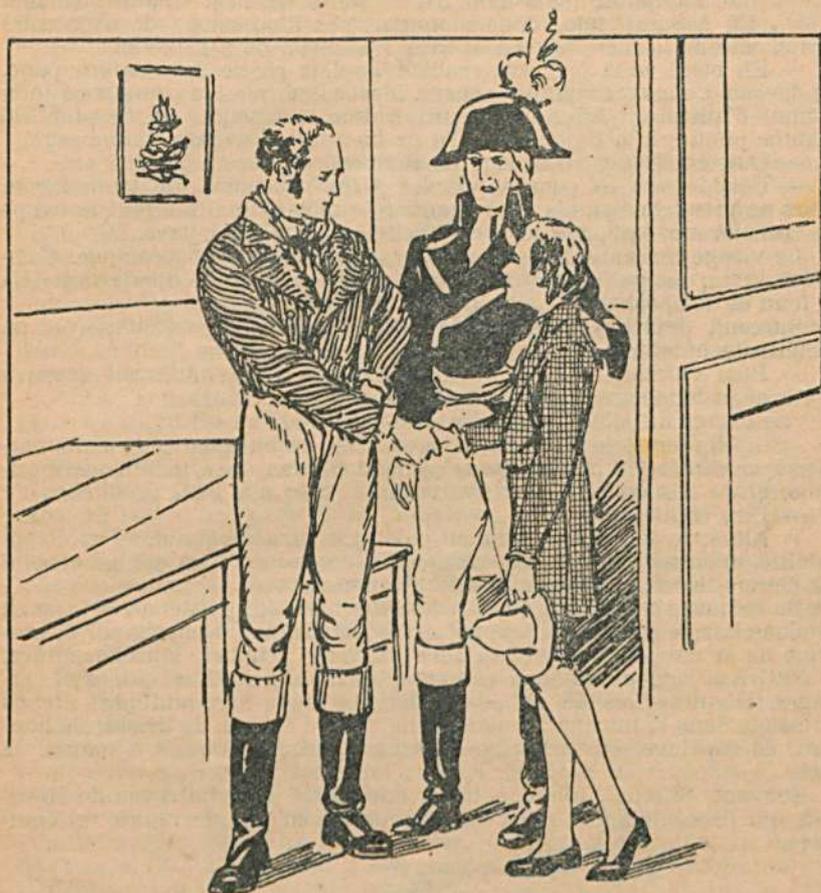
— Tu le trouveras facilement, cria le corsaire, c'est un mouchoir de Cholet, « rouge comme la cerisette », comme dit la chanson...

Il désignait une petite tache cramoisie, visible à l'extrémité de la vergue la plus haute du grand mât... à cent cinquante pieds au-dessus du pont! De quoi donner le vertige à tous les « terriens »!

Mais Yves, escaladant aisément la grand' hune, puis la vergue du grand perroquet, se hissait jusqu'à la vergue supérieure et, courant sur le cordage nommé *marcchepied*, il atteignait enfin le petit mouchoir.

— Cet enfant a le pied marin..., constatait avec satisfaction Surcouf qui avait suivi de l'œil l'ascension de son protégé. Je voulais m'en assurer!

Se laissant glisser le long des enfléchures avec l'agilité d'un singe, l'adolescent retomba lestement sur le pont et d'un geste respectueux présenta au capitaine le petit mouchoir, sans se douter qu'il venait de subir victorieusement une épreuve redoutable.



— Ah! tu viens de Saint-Malo, mon petit gars? (p. 2).

— Merci, dit le corsaire en remettant l'objet dans sa poche, car il n'avait nul besoin de se moucher.

Puis, s'adressant au vieux matelot :

— Kéranvragne, voici Yves de Kéradec. C'est toi que je chargerai de son éducation de marin. Pour commencer, allons faire le tour de la *Confiance*... Un fier bateau, petit gars!

Et, sous couleur de faire admirer son navire à la recrue, Surcouf, au cours de cette visite, s'assura, par des questions adroites, que le jeune homme n'ignorait ni le nom, ni l'usage des principales parties du grément, tant mâts ou vergues que voiles ou cordages. La promenade se poursuivit dans le faux-pont, et s'acheva dans la cabine du capitaine, où ce dernier, faisant asseoir le jeune homme, lui dit :

— Mon garçon, je vois que tu n'es pas un novice. Où diable as-tu pris toutes ces connaissances? Tu n'as jamais navigué, pourtant?

— Non, capitaine, mais mon frère aîné et moi, on voulait être marins... Et, à Saint-Malo, il ne manquait pas d'occasions de s'instruire des choses de la mer, ni de s'exercer à l'aviron ou à la voile!

— Eh bien! voilà ton rêve réalisé! Tu fais partie de mon équipage. Je devrais t'engager comme mousse, c'est ainsi que j'ai commencé moi-même, d'ailleurs... Mais, eu égard à ton instruction, je te prendrai comme pilotin, à la timonerie... Tu as bien fait des mathématiques?

— Oui, capitaine, au collège de Rennes...

— Cela te servira pour apprendre à faire le point. De toute façon, nous ne prendrons pas la mer avant trois mois, car il me faut le temps de recruter un équipage, chose difficile en ce satané pays...

Le visage du jeune homme refléta une consternation profonde. Comment vivre, pendant ces trois longs mois, alors qu'il apercevait déjà le fond de ses poches?

Surcouf, devinant la cause de cette inquiétude, continua, avec sa générosité habituelle :

— Bien entendu, d'ici là, tu coucheras et tu prendras tes repas à bord, et tu toucheras ton avance d'engagement...

Le visage du jeune garçon se rasséna subitement.

— ... Et, reprit le corsaire sans paraître remarquer cette métamorphose, durant cette période tu te perfectionneras dans la science maritime, grâce aux conseils de Kéranvragne. As-tu une belle écriture?

— Oui, capitaine.

— Alors, tu te rendras utile en aidant le subrécargue dans sa comptabilité, et en me servant à l'occasion de secrétaire. Voilà qui est conclut! Là-dessus, Kéranvragne va te montrer ton hamac.

De ce jour, commença pour Yves une nouvelle existence. Il passait le plus clair de son temps à bord, où Kéranvragne lui enseignait la pratique de la navigation à voiles. Bien souvent, grimpés dans la mâture, le maître et l'élève passaient en revue les moindres filins, câbles et cordages. D'autres fois, ils consacraient leur étude aux multiples nœuds en usage dans la marine : nœuds de bouline, d'écoute, de drisse, de hauban, de capelage, etc. Ou bien le jeune garçon apprenait à manier le loch.

Souvent, Surcouf, allant à terre, emmenait avec lui Yves de Kérandec, qui l'accompagnait dans ses démarches en vue de réunir un équipage.



Tâche ardue à l'Île-de-France, à cette époque! Il y avait assez peu de marins corsaires disponibles; aussi les capitaines se disputaient-ils ces « Frères de la Côte », ainsi qu'on nommait ces gaillards intrépides mais souvent indisciplinés.

Se sachant recherchés, ils donnaient la préférence au plus offrant. Il en résultait parfois des surenchères bien curieuses.

Au moment où Surcouf préparait sa prochaine campagne, il se heurta, dans ses efforts pour embaucher un équipage de choix, à un concurrent et rival bien gênant, en la personne de Jean Dutertre, autre corsaire français fameux, natif de Lorient, et avec lequel il avait eu déjà quelques démêlés.

Dutertre, lui-même en quête d'un équipage pour son navire *Le Mataric* (ainsi baptisé en l'honneur du gouverneur de l'Île), recourut à la publicité pour souffler à Surcouf le « dessus du panier » des marins libres d'engagement. Il fit, en effet, apposer des affiches, informant les matelots qu'au cours de la prochaine campagne, son équipage mangerait le

même ordinaire que le capitaine, semblable menu étant servi au carré des officiers et au gaillard d'avant! Et pour appuyer ses dires, il fit ostensiblement embarquer force provisions de bouche : barils de bon vin, poulets et canards en quantité!

Les « Frères de la Côte », qui aimaient à boire sec et à bâfrer dru, et qui se voyaient déjà se gobergeant sans mesure, voulaient tous s'engager sur le *Malartic*.

Une telle promesse gastronomique, probablement fallacieuse, semble aujourd'hui condamnable. Mais, à cette époque, les équipages n'étaient liés que pour la durée d'une campagne, et les corsaires, pour attirer l'élite des combattants, faisaient vibrer la corde de l'intérêt. Souvent, Robert Surcouf, lorsqu'il rencontrait, en quelque taverne, ses marins assis tristement devant leurs verres vides, faute d'argent pour en faire renouveler le contenu, s'écriait en leur jetant des pièces d'or :

— Comment! Vous n'avez plus d'argent, marouffes? Ignorez-vous donc comment on s'en procure? Holà! Du vin! et du meilleur! Les marins de Surcouf doivent mener le train d'un roi!

Aussi, le corsaire malouin, escomptant déjà combien le procédé de Dutertre allait lui enlever d'hommes d'élite, n'hésita-t-il pas à recourir à la ruse pour déjouer ce plan basé sur la goinfrie des matelots.

Rassemblant en cachette une soixantaine de drôles dépourvus de scrupules, il les paya pour aller au bureau de la marine se faire inscrire au rôle d'équipage de la *Confiance*, sous le nom des « Frères de la Côte » qu'il désirait engager.

Quand les intéressés apprirent qu'ils avaient été ainsi inscrits sans leur consentement, ils accoururent faire du tapage au bureau de la marine. Surcouf se présenta, et leur offrit d'ajouter une surprime élevée aux avances promises par Dutertre. La plupart d'entre eux acceptèrent ce marché.

Furieux, Dutertre surenchérit encore, promettant que, sur son navire, chacun aurait part de prise égale, du capitaine au dernier des moussaillons!

A cette offre inouïe, les candidats affluèrent, ceux qui avaient déjà traité avec Surcouf se déclarant prêts à désertir pour donner la préférence au capitaine du *Malartic*.

Sur ces entrefaites, Surcouf, rencontrant son rival au Grand Café, lieu de réunion ordinaire des officiers corsaires et des notables de l'Île-de-France, fit à Dutertre de vives remontrances et le provoqua en duel. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Mais, dans la soirée, l'aide de camp du général de Malartic se rendit auprès des deux adversaires et les convoqua chez le gouverneur.

Ce vénérable vieillard, dont le glorieux passé militaire non moins que l'âge et le titre imposaient le respect, exposa aux deux adversaires qu'il avait eu vent de leur projet de duel, et qu'il le condamnait absolument.

— Deux braves tels que vous, leur dit-il, dont la France a déjà reçu tant de services et dont elle est en droit d'en attendre encore beaucoup d'autres, ne peuvent se battre pour des futilités pareilles. Qu'advient-il, si l'un de vous était tué au cours de cette rencontre? Vous auriez fait le jeu de l'Angleterre, qui vous redoute l'un et l'autre — et à juste titre — à l'égal de deux héros! Deux héros de votre trempe, héros dont la France est également fière, doivent se regarder, non comme des ennemis, mais comme des frères d'armes, et s'estimer en toute circonstance à leur juste valeur.

Ce disant, il les poussa l'un vers l'autre; et ces deux héros, reconnaissant leurs torts réciproques, s'embrassèrent sans rancune.



Ce disant, il les poussa l'un vers l'autre (p. 7).

— J'ajoute, conclut l'excellent gouverneur, enchanté d'avoir si bien arrangé les choses, qu'il y a ici assez de « Frères de la Côte » disponibles pour vous deux, et qu'en les tirant au sort vous auriez constitué vos deux équipages sans recourir à ces ruses indignes de vous et à ces surenchères ruineuses.

Les deux corsaires, convenant de bonne grâce qu'il avait raison, se mirent à rire et, le remerciant de les avoir réconciliés, s'en allèrent bras dessus bras dessous. Et pour achever de compléter leurs équipages, ils s'entendirent désormais loyalement.

Surcouf n'eut donc plus à finasser pour réunir les hommes qu'il lui fallait. En définitive, et sans parler des noirs retenus comme domestiques, il engagea 160 Européens, en grande majorité Français, auxquels le gouverneur adjoignit 25 volontaires du bataillon de Bourbon, fantassins dont le rôle se bornerait à celui de combattants et qui ne pourraient être d'aucune utilité pour la manœuvre.

Yves de Kéradec qui, en sa qualité d'aide-subrécargue, avait calligraphié, de sa plus belle ronde, sur le rôle d'équipage, le nom de tous les matelots engagés, les vit aussi recevoir leurs avances sur les prises futures, payées en belles piastres sonnantes et trébuchantes, ayant cours à l'Île-de-France.

Et, lorsqu'il allait à terre, il pouvait constater avec quelle facilité cet argent leur coulait entre les doigts.

Les corsaires ignoraient non seulement l'avarice, mais jusqu'à la plus élémentaire économie. Peut-être, à bien considérer les choses, était-ce là, simplement, de la sagesse. Car qui pouvait être sûr de revenir vivant de ces périlleuses campagnes? Aussi, insoucieux du lendemain, dépensaient-ils sans compter.

Les premiers jours, se sentant les poches pleines, ils se lancèrent dans les folles orgies. Ce ne furent que bals, beuveries, ripailles et festins. On tint table ouverte, on régala les amis connus et inconnus. On se promena par la ville, soit à pied, en joyeux cortèges précédés de violons et de hautbois, soit en se prélassant dans de luxueux équipages.

Yves prenait le moins possible part à ces brutales réjouissances; néanmoins, ne voulant pas passer, aux yeux de ses camarades, pour un poseur et un « ci-devant », il se mêlait parfois à leurs bacchanales. Et il se convainquit bientôt qu'à part quelques mauvais garçons faisant partie de la lie des aventuriers maritimes et qui jouaient du couteau avec une déplorable facilité, la plupart des corsaires étaient, sous une écorce rude, de grands enfants, candides et versatiles.

D'ailleurs, la période des orgies, qui était aussi celle des rixes et des défis, des paris stupides, comme celui qui consistait à avaler douze grands verres de rhum tandis que tintaient les douze coups de minuit, dura aussi peu que l'argent lui-même.

Alors, après les vaches grasses, vinrent les vaches maigres. D'abord la période des expédients : pour le dixième de leur valeur, on bazardeait la belle montre ou les boucles d'oreilles en or (grand luxe des marins à cette époque) au bijoutier même qui vous les avait vendues l'avant-veille au prix fort. Enfin, la période des emprunts. Mais les prêteurs avaient tant de fois perdu leur argent avec les corsaires, — soit que le débiteur ait péri en mer, soit qu'à son retour il n'ait pas payé — que le crédit faisait la sourde oreille.

Et quand vint le jour de l'embarquement, qu'Yves appelait de tous ses vœux, il y avait belle lurette que ses futurs compagnons avaient déjà déperisé leur dernière piastre!

CHAPITRE III

LE DÉPART

Ce fut à la mi-avril 1800 que la *Confiance* appareilla. La frégate était venue mouiller dans la grande rade de Port-Louis, sous la batterie de l'île aux Tonneliers. Une foule considérable était massée sur les quais, pour acclamer le glorieux corsaire qui avait contribué, grâce à ses précédentes prises, à épargner à l'île-de-France le fléau de la famine.

Le départ d'un bateau est toujours un spectacle animé. Mais, du temps de la marine à voiles, les manœuvres étant toutes apparentes, présentaient un pittoresque qui s'atténua le jour où le principal de l'action se passa dans la chambre des machines.

À trois heures de l'après-midi, Surcouf, ayant pris congé des nombreux amis venus lui faire conduite dans leurs embarcations, monta sur son banc de quart, son porte-voix à la main. Chacun était à son poste, les gabiers dans les hunes, les hommes de pont prêts à virer au cabestan. Le canon du gaillard d'avant tira pour saluer les trois couleurs qui s'élevèrent au mât d'artimon. Les forts répondirent. Yves, à son poste à la timonerie auprès de l'homme de barre, suivait avec attention les moindres détails de son premier appareillage.

Au commandement : « Virez au cabestan ! » les matelots se mirent à tourner en rythme leurs efforts d'un chant cadencé, dont les mystérieuses paroles leur venaient d'une lointaine tradition :

Oh! ho! Polyno... Oh! ho! l'chalymen!

L'ancre dérapa, puis monta lentement jusqu'à l'écubier. Toutes les voiles, déferlées à la fois, s'épanouirent sous le soleil comme de larges fleurs blanches et se gonflèrent sous une bonne brise. La *Confiance*, fendait rapidement les eaux bleues de l'Océan Indien, s'élança vers le nord-est pour aller couper la route des Indes aux convois anglais venant de la métropole et qui, à cette époque où l'isthme de Suez n'était pas encore percé, devaient contourner toute l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance avant de remonter vers le golfe du Bengale.

Salué par les vivats des spectateurs, le trois-mâts, couvert de toile du bout-dehors de clin-foc au gui d'artimon, c'est-à-dire de l'extrême point avant à l'extrême point arrière, franchit la rade, doubla Port-Blanc et, laissant Port-Louis s'évanouir derrière soi, longea les côtes nord-ouest de l'île.

Les matelots, qui allaient perdre de vue la terre ferme durant de longues semaines, et quittaient le Paradis terrestre de cette île enchantée pour le Purgatoire des longs voyages maritimes, et l'Enfer des combats, promenaient leurs regards charmés sur une végétation luxuriante où les essences les plus variées juxtaposaient toutes les gammes du vert : bananiers, dattiers, palmiers, choux caraïbes, filaos au feuillage vaporeux. Des bouffées de parfums, exhalés par des arbustes odoriférants, flottaient dans l'air surchauffé. Au-dessus d'un océan de verdure, le morne volcanique du Pieter Bothe dressait sa silhouette d'un violet sombre.

On passa au large de la rivière des Pamplemousses et, le cap Mal-

heureux doublé, la vaste étendue de l'océan Indien se referma sur la *Confiance*, qui glissait légèrement vers son aventureux destin.

★★

Cinq jours plus tard, on franchit l'Equateur. Le « passage de la Ligne » fut l'objet d'une cérémonie traditionnelle et joyeuse. Le vieux Kéranvragne, déguisé en Neptune, avec les classiques attributs : longue barbe blanche en filasse, couronne et trident en carton, donna le « Baptême de la Ligne » au jeune pilotin Yves de Kéradec — le seul à bord qui n'eût pas encore reçu ce sacrement maritime et fantaisiste. Ce baptême fut simultanément administré par immersion et par aspersion au néophyte, qui fut copieusement arrosé, puis plongé brusquement, tout habillé, au creux d'une voile soutenue par des espars et remplie d'eau de mer.

Trois jours après, on fit la rencontre d'un vaisseau hollandais, le *Bato*, dont le capitaine vint à bord de la *Confiance* conter sa lamentable odyssée. Pris par un calme plat prolongé, les marins du *Bato* avaient épuisé leurs provisions d'eau douce et de vivres. Une épidémie de scorbut avait ajouté ses ravages à ceux de la faim et de la soif, faisant de nombreux morts. Généreux, Surcouf envoya aux survivants des provisions en abondance, et continua sa route au nord.

La dramatique aventure du *Bato* excita la verve des conteurs du gaillard d'avant qui, le soir, évoquèrent pour leurs auditeurs habituels la fantastique randonnée du *Volligeur-Hollandais*, ce vaisseau fantôme condamné à errer sans but sur les mers pendant toute l'éternité, ce gigantesque navire qui met vingt ans à virer de bord et dont la mâture est si élevée que les mousses qui y grimpent tout jeunes ont atteint l'âge de Mathusalem lorsqu'ils en redescendent.

Yves passait ainsi chaque soir des heures délicieuses à écouter les naïfs récits des vieux matelots. Les brûlantes ardeurs du jour s'atténuaient par degrés, et une brise vivifiante s'élevait au moment où le soleil s'abîmait dans l'océan. La nuit douce et claire prenait peu à peu possession du monde visible, et le navire, fendait sans bruit la mer phosphorescente traçant sur le velours bleu de la mer son sillage argenté.

Mais parfois aussi, s'élevant dans le silence nocturne comme un vol de mouettes dans le ciel, une voix nostalgique chantait quelque complainte bretonne rude et triste, évocatrice de la lande natale. Et, ces soirs-là, Yves, songeant à son pays lointain, à son frère absent, prenait conscience de sa solitude, et avait peine à retenir ses larmes.

★★

Dix jours après le départ, après avoir amariné un trois-mâts américain, qui fut envoyé à l'île-de-France, on fit relâche aux Seychelles, à l'île Mahé, où un curieux incident révéla à Yves de Kéradec le sang-froid de son chef.

Le jeune pilotin s'était rendu à terre en compagnie de Surcouf. Le soir venu, ils montèrent à bord d'un canot pour regagner leur navire, ancré dans la baie. Mais, à mi-chemin, un requin énorme tenta de chavirer l'embarcation, dont les occupants furent très alarmés, car aucun d'eux n'avait d'armes, et, la veille, un requin avait réussi à retourner une des barques de la *Confiance*, et avait dévoré deux rameurs nègres sous les yeux de leurs compagnons, impuissants à les secourir.

Aussi les marins qui montaient, ce soir-là, la fragile baleinière, craignirent-ils, à bon droit, de connaître le même sort. En effet le requin,

fouettant de la queue la coque mince, menaçait de faire basculer le canot. Les rameurs frappèrent, de leurs avirons, le dos du monstre. Rendu furieux, celui-ci, sortant la gueule de l'eau, mordit le bordage, et sans doute serait-il parvenu à couler la barque, sans la présence d'esprit de Surcouf. Ce dernier, qui, seul à bord, avait gardé tout son calme, saisit un œuf dans un panier rempli de provisions et, profitant d'un moment où l'animal ouvrait la gueule, il lui lança l'œuf dans le gosier.

Le requin, stupéfait sans doute, plongea brusquement on ne le revit plus et les matelots, faisant force de rames, purent rejoindre la *Confiance* sans faire d'autre mauvaise rencontre. Et, dès en sûreté, ils échangeèrent mille plaisanteries sur le requin amateur d'omelettes.

Pendant les cinq mois suivants, la frégate croisa dans l'océan Indien et le golfe du Bengale, et, au hasard des rencontres, s'empara, sans combat, de cinq navires de commerce anglais qui se rendirent à première sommation et furent, l'un après l'autre, dirigés sur l'Île-de-France avec un équipage restreint.

Sous la direction de Kéranvragne, Yves s'initiait journellement à la pratique du métier de marin. Toutefois, le vieux loup de mer, qui n'avait aucune instruction, — il ne savait ni lire ni écrire, — dut, pour la théorie, confier son élève à des professeurs plus qualifiés. Ce furent donc les officiers du bord qui, pris de sympathie pour le jeune pilotin, lui enseignèrent la lecture des cartes marines, l'usage du compas, et lui apprirent à faire le point.

La facilité avec laquelle Yves s'assimilait les choses les plus complexes émerveillait ces « gentilshommes de fortune » qui, pour la plupart, moins favorisés que leur élève, n'avaient pas passé par le collège et ne devaient leur modeste science qu'à leurs efforts personnels.

A la fin de septembre, on fit une rencontre qui aurait pu être fatale à la *Confiance*, sans l'ingéniosité de son capitaine.

La vigie ayant signalé une voile à l'horizon, toutes les lunettes du bord cherchaient à identifier le bateau, qui fut bientôt reconnu comme étant un « vaisseau de ligne » anglais, c'est-à-dire un grand bâtiment d'escadre, capable de tenir son rang dans une « ligne » de bataille. Cet énorme navire, formidablement armé, était la *Sibylle*, envoyé dans ces parages par l'Amirauté anglaise pour rechercher les corsaires français, et particulièrement Surcouf.

— Impossible d'engager le combat avec lui, déclara ce dernier à son état-major. Le mieux est de lui échapper, et comme il est meilleur marcheur que nous, il faut user de ruse.

A la fin du dix-huitième siècle, l'usage de faux pavillons était considéré comme licite et tous les belligérants y avaient fréquemment recours.

Surcouf fit donc habiller en marins anglais tous ses hommes de pont, et hissa le pavillon britannique, tandis que les menuisiers du bord perçaient en hâte quelques trous ronds dans le bordage, afin de simuler des traces de boulets. Et quand la *Sibylle* fut assez près, ses officiers purent voir, sur le pont de la *Confiance*, les rouges uniformes de leurs marins, qui revêtaient des hommes ayant la tête bandée ou le bras en écharpe.

Surcouf, debout auprès d'un interprète habillé en officier de la flotte britannique, engagea, par son intermédiaire, la conversation en anglais avec le capitaine ennemi. Le corsaire raconta que son bateau avait été attaqué par les Français et qu'il avait subi de lourdes pertes. Il demanda à se rendre à bord de la *Sibylle* pour y conduire ses blessés les plus graves.

Quelques hommes, parmi lesquels un enseigne nommé Bléas, qui parlait parfaitement l'anglais, et le vieux Kéranvragne, tout habillés de rouge et dûment chapitrés, prirent place dans une embarcation qui fit force de rames vers le vaisseau britannique.

A mi-chemin, Kéranvragne, selon les instructions de son chef, perça le fond de la barque, qui commença à s'enfoncer. Bléas, s'exprimant dans un anglais excellent, cria au secours, disant que son navire n'avait plus aucun canot en état de flotter, et priant la *Sibylle* d'en envoyer un pour les recueillir.

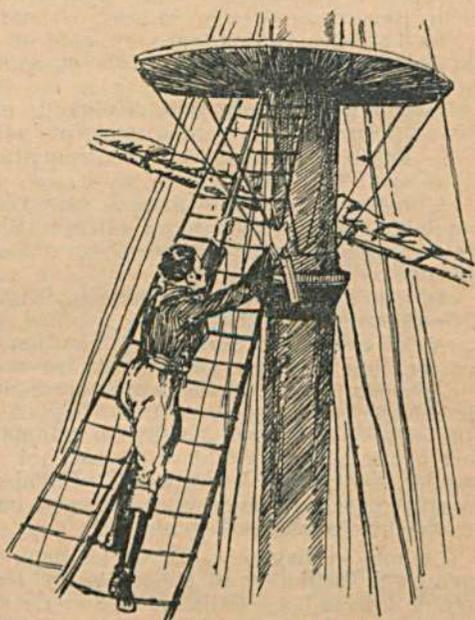
Sans méfiance, le capitaine anglais mit en panne, c'est-à-dire cargua une grande partie de sa voilure afin de mettre une embarcation à la mer. C'est le moment qu'attendait Surcouf pour s'échapper. Le corsaire, qui, lui, avait eu soin de garder toute sa voilure, fit crier aux Anglais qu'il revenait chercher son capitaine après avoir tiré une bordée, et il s'éloigna à toute allure.

— Nous y perdons quelques braves, déclara-t-il à son état-major tandis que la silhouette de la *Sibylle* décroissait dans le lointain, mais ils ne seront pas prisonniers longtemps, car nous les échangerons à la première occasion. Et sans ce stratagème, c'était la *Confiance* et son équipage entier qui tombaient au pouvoir de l'ennemi!

Sur ces entrefaites, les officiers de la *Sibylle* ayant enfin découvert, dès les premiers mots échangés avec les soi-disant blessés, la ruse employée par le corsaire, se hâtèrent de donner la chasse à la *Confiance*. Mais celle-ci avait une bonne avance et elle la garda jusqu'au soir. Sitôt la nuit venue, Surcouf, changeant de route, réussit à dépister son redoutable adversaire.

Après cette alerte, le capitaine malouin mit le cap sur le delta du Gange. C'était aller se jeter dans la gueule du loup, car tous les navires anglais passaient dans ces parages pour gagner Calcutta ou en revenir. Mais le corsaire n'eut pas à s'en repentir. En effet, il rencontra de nuit un vaisseau anglais qui capitula sur-le-champ et fut aussitôt dirigé vers l'Île-de-France par l'équipage français qu'on lui donna.

En cinq mois et demi de campagne, Surcouf avait déjà pris sept navires, sans tirer un coup de feu. Mais Yves de Kéradec commençait à trouver monotone cette navigation pacifique, et à soupirer après un combat en règle, tel que ceux qui avaient popularisé le nom de Surcouf. Ce vœu n'allait pas tarder à être exaucé.



Il bondit dans les enfléchures et escalada la hune de misaine (p. 14).

CHAPITRE IV

RENCONTRE DU « KENT » ET BRANLE-BAS DE COMBAT

Le 6 octobre, la *Confiance*, croisant au sud des bancs situés à l'entrée du Gange, arrêta un bateau arabe et, ayant trouvé ses papiers en règle, le laissa s'éloigner.

Le 7, à la pointe du jour, la vigie de misaine cria :

— Navire sous le vent à nous, par le bossoir de bâbord.

— Est-il gros? demanda le contremaitre de quart au gaillard d'avant.

— Oui! Très gros!

L'officier de quart se dirigea vers l'écoutille pour aller prévenir le capitaine, mais celui-ci avait entendu. Surgissant du panneau et armé de sa longue-vue, il bondit dans les enfléchures et escalada la hune de misaine.

Dès qu'il eut examiné le bateau, il cria :

— Gouverne droit dessus!

À cet ordre, qui marquait l'intention de tenter une nouvelle prise, les matelots présents poussèrent des exclamations joyeuses.

Apprenant la nouvelle, les hommes du quart de nuit, sautant hors de leurs hamacs, accoururent sur le pont, les yeux encore gonflés par le sommeil. Chacun voulait voir. On grimpa au grément, on se pressait aux bastingages. Yves de Kéradec, qui avait pris le quart avec le timonier, ne fut pas le dernier à escalader la grand'hune. Les lunettes marines passaient de main en main, les commentaires allaient leur train et chacun donnait son avis.

Lorsque la distance séparant les deux navires eut un peu diminué, et qu'on put distinguer la silhouette du bateau inconnu, tout le monde tomba d'accord. Ce bâtiment à dunette surélevée, à mâts espacés, qui accourait toutes voiles dehors à la rencontre de la *Confiance*, était sûrement un vaisseau anglais de la Compagnie des Indes.

Surcouf résolut de risquer le combat contre un adversaire cependant plus puissant que la *Confiance*. Donnant un coup de sifflet, il commanda :

— Tout le monde sur le pont! Passe tout le monde à l'arrière!

Quelques minutes plus tard, le capitaine, du haut de son château de poupe, haranguait son équipage, immobile et rangé en bon ordre devant lui, officiers en tête.

— Mes enfants, dit-il d'une voix vibrante, voici un navire anglais qui vient à point pour nous consoler de la chasse que nous a donnée la *Sibylle*. Nous allons le prendre! Ce ne sera pas sans peine, car, bien que moins formidablement armé que la *Sibylle*, il l'est sûrement mieux que nous! Nous ne sommes que 130 hommes et son équipage doit être plus nombreux. De même pour l'artillerie : nous n'avons que 18 pièces, il doit en avoir 38, et de plus gros calibre. Aussi n'ai-je pas l'intention de l'attaquer au canon, mais de m'en emparer à l'abordage. Enlevez-moi d'assaut ce bâtiment, mes amis, et, en récompense de cette rude tâche, j'autoriserai une heure de pillage, pour tout ce qui ne fait pas partie de la cargaison!

Les hommes se séparèrent en poussant des acclamations.

— Holà! reprit Surcouf. Du café, du rhum, des grogs, du *bischof!* (1) Qu'on serve à boire à l'équipage!

Tandis que les domestiques nègres, faisant la navette entre la cambuse et le pont, versaient de copieuses rasades à tout le monde, le capitaine et ses officiers surveillaient les préparatifs de combat. Des coups de sifflet retentissaient de tous côtés, appelant les hommes à leur poste.

Tout le long des bastingages, furent disposés des sacs et des hamacs, pour amortir les effets de la mitraille. On prépara les grappins d'abordage, petites ancre à quatre branches, fixées au bout de chaînes de fer, et destinées à être lancées dans le gréement du bateau ennemi, afin de s'accrocher à lui.

Des lanternes sourdes s'allumèrent dans les soutes et l'on apporta aux canonniers leurs provisions de gargousses, de poudre et de boulets. Les servants se groupèrent autour de leurs pièces, ayant à portée de la main munitions, refouloirs, écouvillons et le boute-feu, qu'ils se préparèrent à allumer.

Plus loin, les chirurgiens Le Nouvel et Millien installèrent leur ambulance dans l'entrepont, à proximité de la grande écouteille.

Enfin, les coffres d'armes ouverts, la distribution commença. Haches et sabres d'abordage, pistolets, poignards, espingoles, longues piques, on n'avait que l'embaras du choix, mais chacun choisissait au moins deux armes à feu et deux armes blanches, sachant que, les premières une fois déchargées, ce seraient les secondes qui donneraient la décision finale. Quand vint son tour, Yves se contenta d'un sabre et d'une paire de pistolets, qu'il passa à sa ceinture.

L'ennemi étant encore loin, sur le conseil du capitaine, on prit le temps de déjeuner sur le pouce. Les « Frères de la Côte », qui n'en étaient pas à leur première affaire, échangeaient des plaisanteries tout en buvant sec.

Rencontrant Yves près du poste des chirurgiens, un corsaire, balafé de la tempe au menton par un coup de sabre reçu dans un précédent abordage, dit en riant au jeune garçon en lui désignant les bistouris étalés :

— Tiens, c'est avec ça qu'on te raccommode tout à l'heure... Tu ne feras pas mal de numéroter tes os, mon petit gars... des fois qu'on t'en perdrait quelques-uns en route!

Yves se mit à rire aussi, mais un petit frisson désagréable lui parcourut l'échine. Le jeune Malouin regrettait l'absence de son vieux compatriote Kéranvragne, dont l'amitié paternelle lui manquait à cette heure grave.

Les vétérans se lançaient des défis. Le nègre Bambou pariait sa part de prise qu'il sauterait le premier sur le pont ennemi.

La matinée était déjà chaude et, pour combattre plus à l'aise, beaucoup de matelots se mettaient le torse et les pieds nus et, pour s'abriter la tête des ardeurs du soleil, ils la ceignaient d'un foulard; d'autres portaient le bonnet rouge révolutionnaire.

Ainsi vêtus de façon fort peu réglementaire, les marins de Surcouf montraient des mines farouches, bien propres à impressionner l'ennemi. Leurs visages aux traits rudes, soulignés de moustaches énormes ou encadrés de colliers de barbe, et décorés de boucles d'oreilles, leurs torsos bronzés, parfois couverts de tatouages bleuâtres et portant en maint endroit de glorieuses cicatrices, leurs ceintures rouges hérissées

(1) *Bischof*, sorte de punch composé de vin, de liqueur, citron, orange, etc., etc.

sées d'armes, tout contribuait à leur donner l'apparence de cruels pirates, de flibustiers écumeurs des mers, plutôt que d'honnêtes corsaires accrédités par la marine française.

Tandis que chacun s'équipait, renouvelait sa chique, vérifiait la charge de ses pistolets ou de son espingole, mettait de la poudre dans les bassinets, le capitaine corsaire, entouré de ses officiers, prenait ses dernières dispositions de combat.

Les gabiers, grimpés dans les hunes avec des provisions de grenades, tenaient déjà entre leurs dents une mèche allumée pour mettre le feu à leurs projectiles.

Les 25 volontaires du bataillon de Bourbon se dissimulèrent au fond de la chaloupe ou se tinrent debout sur la drôme, c'est-à-dire sur le cadre de madriers supportant l'embarcation. Tous excellents tireurs, ils avaient ordre de rester derrière leur abri, d'où ils feraient feu à volonté sur les officiers anglais.

Quant aux non-combattants : commis aux écritures ou aux vivres, aides-cuisiniers, domestiques, les uns devaient approvisionner les pièces en munitions, les autres transporter les blessés à l'ambulance; quelques-uns enfin, massés sur le pont et armés d'espingoles, reçurent pour mission de tirer sur l'ennemi, s'il avançait, ou sur les amis, s'ils reculaient.

Sur le pont, Yves de Kéradec, ses pistolets et son sabre d'abordage à la ceinture, rencontra Surcouf, qui, non moins hérissé d'armes que le pilotin, était de plus suivi d'un nègre lui portant ses deux fusils à deux coups.

— Eh bien! petit, demanda le corsaire, tu n'as pas peur?

Le jeune garçon, le regardant droit dans les yeux, lui répondit :

— Capitaine, j'ai surtout peur d'avoir peur!

Cette franchise plut au Malouin. Tapant sur l'épaule de son protégé, il dit :

— Yves, tu resteras avec moi, et nous monterons à l'abordage ensemble.

Ragaillardi par cette faveur insigne, l'enfant remercia d'un sourire, et se jura d'être digne de l'intérêt que lui témoignait le brave des braves.

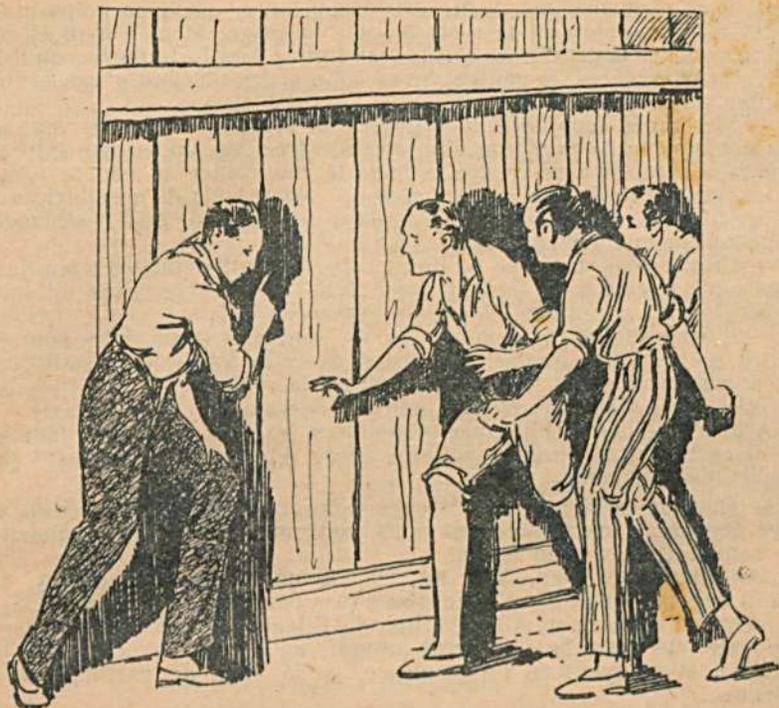
CHAPITRE V

CE QUI SE PASSAIT A BORD DU NAVIRE ANGLAIS

Pendant que tout l'équipage de la *Confiance*, du capitaine au dernier des mousses, se préparait activement à un sanglant combat, une scène bien différente se déroulait à bord du bâtiment anglais.

Ce vaisseau était le *Kent*, de 1.200 tonneaux et 38 canons, de la Compagnie des Indes, capitaine Rivington.

Il venait du Brésil, et son équipage, comprenant 250 hommes en temps ordinaire, se trouvait presque doublé par suite d'une circonstance fortuite. En effet, le *Kent* s'était trouvé à San Salvador le 9 juillet 1800, le jour où un violent incendie avait détruit dans la rade le vaisseau *The Queen*, chargé de troupes anglaises à destination des Indes. Le *Kent*, qui se rendait à Calcutta, avait recueilli les soldats et les passagers du navire incendié. Ce renfort inattendu, dont faisait



Il leur fit signe de se taire et, appuyant l'oreille à la cloison, il écouta (p. 18).

partie le général anglais Saint John et tout son état-major, avait porté à 437 le nombre des combattants du *Kent*.

Le 7 octobre 1800 au matin, le bâtiment, arrivé en vue des bancs disséminés à l'embouchure du Gange, croisait au large à la recherche d'un pilote qui pût lui faire franchir sans dommage ces parages, redoutables à cause des dangers d'échouement.

La traversée avait duré trois mois, et, se voyant à proximité du port, chacun se croyait désormais en sûreté.

A bord se trouvaient de nombreuses passagères, parmi lesquelles une princesse allemande, fille du margrave d'Anspach, et femme du général Saint John, qu'elle accompagnait à son nouveau poste des Indes. Elle était entourée de jolies femmes élégantes, femmes ou filles d'officiers. Le voyage avait été très gai, animé par des bals et des fêtes.

Ce matin-là, quand la vigie signala une voile à l'horizon, l'officier de quart vint en informer le capitaine Rivington. Celui-ci, voyant un navire plus petit que le sien gouverner droit sur lui, et ne pouvant deviner en ce bâtiment de faible tonnage un ennemi assez fou pour venir s'attaquer à l'énorme *Kent*, crut d'abord avoir affaire au bateau-pilote qu'il cherchait. Mais, lorsqu'à la lunette il put distinguer les formes sveltes, la mâture élancée de la *Confiance*, force fut bien au capitaine anglais de se rendre à l'évidence : il était en présence d'un corsaire français. Mais, conscient de la supériorité écrasante de son artillerie et de son équi-

page, il ne s'alarma pas. Il fit, avec insouciance, quelques préparatifs, alerta les canonniers et le reste de son équipage. Mais il était si sûr que le corsaire ennemi n'oserait pas se frotter à si forte partie, qu'il fit prier les passagers, le général Saint John et les officiers passagers de monter sur le pont.

— Mesdames, leur dit-il, mon général et vous, messieurs, je vous invite à assister à la reddition d'un corsaire français, ou, si par extraordinaire il refusait à se rendre, à nous le voir couler au canon.

Le pont ne tarda pas à être encombré d'une foule de spectatrices et de spectateurs, bavardant et plaisantant, se pressant aux bastingages et gênant la manœuvre.

— Croyez-vous qu'ils se rendront sans combat? demandait une jolie miss toute blonde à un élégant cadet, frais émoulu du collège militaire de Sandhurst, et qui n'avait jamais encore vu le feu.

— C'est certain! répliqua-t-il. Ils ne sont pas assez fous pour se battre à un contre quatre! D'ailleurs, si cette folie les prenait, nos 38 canons auraient tôt fait de les mettre à la raison!

Telle était, à bord du *Kent*, l'opinion générale.

A la même heure, plusieurs prisonniers français, enfermés dans un étroit cachot situé dans la batterie basse du *Kent*, échangeaient des propos mélancoliques.

— Onze mois bientôt, disait en soupirant un jeune homme au visage énergique, onze mois que nous voilà aux mains des Anglais! Il me semble qu'il y a un siècle!

— Certes, mon cher Alain, lui répondit un de ses compagnons, qui aurait supposé cela quand nous avons pris passage sur la *Jeanneton*, à Bordeaux, l'an dernier, à destination de l'Île-de-France? Pouvions-nous supposer que notre bateau serait attaqué, en fin de traversée, par les Anglais, et qu'ayant eu l'imprudencence, ou la folie, de participer à la défense...

— Oh! reprit celui qu'on avait appelé Alain, je ne regrette rien, et si c'était à refaire, moi, je le referais!

— Sans doute, et moi aussi! reprit vivement son camarade. Tout de même, pris les armes à la main bien que simples passagers, c'est-à-dire neutres par devoir, nous avons eu de la chance de n'être pas fusillés sur-le-champ!

— J'en conviens, mais quel supplice, de traîner ainsi, de prison flottante en prison flottante! Le *Vultur*, qui nous prit, confie ses prisonniers au *Queen*, faisant route vers le Brésil. Le *Queen* brûle en rade de San Salvador, et on nous transborde sur le *Kent* qui, lui, fait route vers Calcutta. Quand serons-nous mis à terre? Et quand s'achèvera notre captivité? Moi qui aurais dû, depuis quelques mois déjà, retrouver mon jeune frère à l'Île-de-France! Hélas! quand serons-nous réunis?

En proie à de tristes pensées, il garda le silence. A ce moment, on entendit, dans le couloir voisin, résonner des pas pesants, et un bruit de caisses heurtées, crier des ordres en anglais :

— Jacobson, disait une voix brève, voici la clef de la soute aux poudres. Faites monter tout de suite les munitions aux pièces, et dites au capitaine d'armes de distribuer des fusils!

— Qu'y a-t-il donc, Alain? demandèrent au jeune Français quelques-uns de ses compagnons. Vous qui savez la langue de ces « goddems », devinez-vous ce qui se passe?

Il leur fit signe de se taire et, appuyant l'oreille à la cloison, il écouta.

— Nous allons donner une leçon à ces corsaires français! ricanait

un soldat anglais. D'ailleurs, ils ne sont pas en force, et il est probable qu'au premier coup de canon ils amèneront leur pavillon.

— Mes amis, dit enfin à voix basse le jeune Français à ses compatriotes, c'est quelque chose comme un branle-bas de combat. Si je comprends bien, un corsaire français est en vue, et ils vont lui donner la chasse.

Pris d'un espoir subit, les prisonniers poussèrent une exclamation de joie :

— Qui sait? C'est peut-être pour nous la délivrance prochaine, au cas où nos compatriotes seraient victorieux!

— En tout cas, dit Alain, tenons-nous prêts à toute éventualité. Nous sommes huit ici...

— Oh! ne comptez pas sur moi pour tenter quoi que ce soit! dit, en secouant la tête, un homme qui semblait fort âgé. Je suis vieux, malade, je n'ai plus de forces...

— Ni sur moi, ajouta un autre qui portait un bras en écharpe. Avec cette blessure, je ne suis plus bon à rien!

— Reste à six! reprit Alain. Six hommes résolus et prêts à verser leur sang pour la France et pour leur liberté peuvent beaucoup! Cette porte n'est pas solide, nous pourrions l'enfoncer facilement, et, à la faveur du combat, nous glisser dehors, nous emparer de quelques armes et prendre part à la bataille... Je vais rester aux aguets, tâcher de deviner comment tournent les choss. Et, si une occasion favorable se présente, nous la mettrons à profit.

CHAPITRE VI

LA TACTIQUE DE SURCOUF

Lorsque les deux vaisseaux ne furent plus séparés que par une distance d'une demi-lieue, le capitaine Rivington, arborant son drapeau à sa corne d'artimon, fit tirer le coup de canon de semonce, geste purement symbolique, car les pièces d'artillerie, à cette époque, ne portaient guère qu'à 800 mètres.

Mais la tactique chère à Surcouf, celle qui n'avait en vue que l'abordage et qui lui réussit tant de fois contre des adversaires mieux armés en artillerie, consistait à laisser son adversaire indécis sur ses intentions et à l'aborder au plus tôt, avant d'avoir eu trop à souffrir de la canonnade.

Aussi le corsaire n'eut-il garde de hisser ses couleurs au coup de semonce. A cet instant, les deux navires, s'avancant rapidement à la rencontre l'un de l'autre, se trouvaient dans une situation comparable à celle de deux chevaux galopant vers le même point. Et toute la finesse du jeu consistait alors à amener l'adversaire à diminuer sa voilure et à s'arrêter, afin de pouvoir l'aborder doucement, sans que la collision se terminât par des avaries irréparables.

Donc, sans dévier de sa route, Surcouf continua d'avancer et, dès qu'il fut à portée des canons du *Kent*, celui-ci lui lâcha toute sa bordée. Des nuages de fumée apparurent à la gueule des canons anglais en même temps qu'éclatait un fracas de tonnerre.

Mais les canonniers britanniques, dont les pièces étaient plus élevées sur l'eau que le pont du corsaire français, n'avaient pas pointé assez bas; aussi, leur volée de boulets passa-t-elle au-dessus de la *Confiance* sans lui causer aucun dommage.

L'anglais vira de bord, le français fit de même pour venir à sa rencontre. Et, ce faisant, il eut soin de passer au vent du *Kent*, afin qu'au moment où la *Confiance*, écran improvisé, abriterait de la brise le bâtiment ennemi, celui-ci perdît un peu de sa vitesse. Mais l'anglais en profita pour lancer une seconde bordée qui, trop haute encore, ne perça que quelques voiles.

Le capitaine corsaire, faisant coucher tout son monde sur le pont, et restant seul debout, fit carguer les basses voiles pour réduire son allure et tenta de passer à son tour sous le vent de l'adversaire pour l'aborder à bâbord.

Le capitaine Rivington, confiant en la supériorité numérique de son équipage, pensait avoir facilement la victoire à l'arme blanche : néanmoins, préférant achever l'affaire uniquement au canon, il déjoua la manœuvre de Surcouf en virant de bord à nouveau, obligeant ainsi son ennemi à agir de même pour doubler pour la troisième fois le *Kent*.

Au cours de cette nouvelle évolution, le corsaire, pour la troisième fois, essuya, sans répondre, le feu de l'artillerie anglaise, qui ne produisit que des dégâts peu importants dans les bordages et le gréement.

Ce fut alors que le hasard favorisa le corsaire, sous la forme d'un soudain coup de vent qui lui permit de venir se mettre dans le sillage du *Kent*. Surcouf fit alors hisser le pavillon des corsaires malouins. Au même instant, le capitaine anglais, soit qu'il se résignât à l'abordage, soit par suite d'une fausse manœuvre, fit abattre sa grand'voile. C'est précisément ce que voulait Surcouf, qui, à cette vue, poussa un cri de joie :

— Nous les tenons!

Pour obliger l'ennemi à accepter l'abordage, il ne restait plus qu'à venir se placer sous le vent, le long de son bordage de tribord. Mais, pour cela, il fallait recevoir à faible distance, pour ainsi dire à bout portant, toute sa bordée.

— Hissez les couleurs! cria le corsaire.

Et le drapeau tricolore s'éleva, aussitôt salué par la formidable décharge des canons anglais placés à tribord. Le petit mât de perroquet de la *Confiance* s'écroula, haché par les boulets. Mais personne ne fut touché.

Dressé dans la fumée, Surcouf hurla dans son porte-voix :

— Tout le monde debout! Pare à lancer les grappins d'abordage!

La *Confiance*, suivant le *Kent*, s'en rapprochait. Le capitaine Rivington, voulant lâcher efficacement sa seconde bordée, celle de bâbord, ordonna de virer. Mais son navire, dont la grand'voile venait d'être carguée, ne put réussir la manœuvre. Ses voiles battaient au vent sans parvenir à se gonfler.

Déjà Surcouf arrivait sous la poupe élevée du *Kent*, qui le dominait comme une tour. Dans la crainte de dépasser son adversaire, le corsaire ordonna de « masquer partout », manœuvre consistant à orienter les voiles de façon à recevoir le vent debout, et par conséquent à freiner l'élan du navire courant sur son erre.

Et il donna — enfin! — l'ordre de faire feu. Car il avait jusqu'alors essuyé quatre décharges des canons anglais sans y répondre. La volée de bâbord de la *Confiance* tonna, allant porter la mort dans les batteries basses de l'ennemi. Alors, longeant par son bâbord le flanc opposé du trois-mâts anglais, dont les canons de ce côté tribord n'avaient encore pu être rechargés, — besogne assez longue à cette époque, — le corsaire, faisant rentrer ses pièces de bâbord qui venaient de tirer et qui empêchaient l'approche du navire, fit lancer les grappins d'abordage. De toutes parts, les ancres de fer, s'accrochant dans le gréement

du *Kent*, telles les serres d'un aigle ou les tentacules d'une pieuvre se saisissant d'une proie, lièrent la *Confiance* au bâtiment ennemi.

Déjà, la fusillade crépitait. Les volontaires du bataillon de Bourbon tiraient sur les officiers anglais, et les gabiers de hune de la *Confiance* lançaient leurs grenades sur les habits rouges des « goddems ».

On juge de la stupeur des ladies, des misses et des passagers militaires anglais qui, accoudés aux bastingages du *Kent*, s'étaient attendus à voir couler le corsaire et qui, à travers la fumée, voyaient à présent, sur le pont du navire français qu'ils surplombaient de haut, une troupe armée jusqu'aux dents et prête à leur donner l'assaut.

Les belles élégantes s'enfuirent vers leurs cabines comme un vol de colombes effarouchées, tandis que leurs trop confiants compagnons, revenus un peu tard de leur méprise et échangeant leur rôle de spectateurs pour celui d'acteurs, couraient s'armer pour le combat.

CHAPITRE VII

A L'ABORDAGE !

Les deux navires, dont les vergues et les cordages de manœuvre s'entremêlaient à chaque oscillation causée par la houle, ne formaient plus qu'une masse compacte. Les basses vergues de la *Confiance*, qui dépassaient à peine le niveau des bastingages du *Kent*, servirent de ponts par où les corsaires allaient se ruer à l'assaut.

D'une voix qui domina le bruit de la fusillade, Surcouf cria :

— A l'abordage !

A son signal, deux tambours battirent la charge. Déjà, Yves de Kéradec s'élançait. Son chef le refint d'une main de fer.

— Tout à l'heure, petit. Tu seras avec moi en tête du second peloton. A toi, Drieux !

Le capitaine en second, Drieux, pistolets aux poings, entraîna le premier peloton d'abordage. Courant le premier sur une vergue servant de passerelle, il sauta sur le pont du *Kent*, où l'avait pourtant devancé le nègre Bambou qui, grimpant par la mâture, avait gagné son pari en se laissant tomber du haut d'une vergue sur la dunette du vaisseau britannique.

Les corsaires suivaient de près leurs officiers, mais plusieurs d'entre eux, au moment de franchir l'intervalle séparant les deux navires, furent surpris par un coup de roulis et, perdant l'équilibre, ils tombèrent à l'eau et furent écrasés entre les deux murailles de bois que la houle faisait s'entrechoquer.

Les Anglais, rangés en bon ordre, attendaient l'ennemi de pied ferme, fusil à l'épaule et baïonnette au canon, le premier rang à genoux, le second debout, tirant par-dessus la tête des hommes du premier, le troisième passant aux deux autres des armes chargées.

Ces soldats, alignés comme à la parade et impeccables sous leurs beaux uniformes, furent surpris par l'irruption des corsaires débraillés, hurlant comme des sauvages, et plus semblables à une horde de démons déchaînés qu'à une troupe disciplinée.

Ajustée à courte distance, la première décharge échangée, tirée d'un côté par les fusils des Anglais, de l'autre côté par les pistolets ou espingoles des corsaires, coucha sur le pont, de part et d'autre, nombre de morts et de blessés.

On ne pouvait songer, au cours d'un tel assaut, à recharger les armes. Pour cela, il fallait, à cette époque, déchirer avec ses dents la cartouche, simple étui de papier contenant la poudre, en verser une partie dans le bassinet, le reste dans le canon, bourrer avec la baguette et ajouter la balle.

Les Anglais eurent donc, tout d'abord, l'avantage, parce qu'on leur passait des armes toutes chargées et qu'ils purent tirer à plusieurs reprises sur les assaillants. Mais ceux-ci en vinrent tout de suite au corps à corps, où la « furie française » affirmait sa supériorité. Jetant leurs pistolets inutiles, ils bondirent sur les habits rouges, se taillant un chemin à coups de haches d'abordage, de sabres, de poignards, de crosses de fusil.

— En avant! criaient les officiers anglais.

Néanmoins, leurs hommes, refoulés par une poussée irrésistible, reculèrent, sans pouvoir tirer un coup de feu, jusqu'au gaillard d'avant où ils se reformèrent en bon ordre pour faire front aux envahisseurs.

Cependant les corsaires, tels un cortège de fourmis, cheminant en files ininterrompues le long des passerelles constituées par les vergues, continuaient à se ruer à l'assaut du *Kent*.

Le vacarme était assourdissant. Les feux de peloton des Anglais, produisant un bruit analogue à celui d'une toile qu'on déchire, la fusillade intermittente des volontaires de Bourbon tirant à volonté, les éclatements des grenades lancées des vergues hautes, la basse profonde des coups de canon, se mêlant aux commandements des officiers, aux cris aigus des combattants et aux hurlements des blessés, composaient une horrible et grandiose symphonie. La fumée, se dissipant par moments, laissait entrevoir des scènes de carnage.

— Guide! Avriot! criait Surcouf aux chefs des gabiers grimpés dans les hunes, des grenades! Encore plus de grenades!

— Avancez! mille tonnerres! ordonnait Drieux à ses « Frères de la Côte ».

Le capitaine Rivington, voulant reconquérir la portion du pont de son navire déjà au pouvoir de l'ennemi, mit l'épée à la main et chargea à la tête de ses hommes.

— A nous! cria Surcouf, dont l'œil attentif ne perdait pas un détail de la bataille. Second peloton d'abordage, en avant! Suis-moi, Yvon!

Escaladant la vergue de misaine de la *Confiance*, qui touchait au plat-bord du *Kent*, il partit à l'assaut. Yves de Kéradec, grisé par le tumulte et par l'odeur de la poudre, s'élança sur ses talons, brandissant ses pistolets et hurlant à pleine voix sans en avoir conscience.

Ils tombèrent en pleine mêlée. Se heurtant à un grand diable d'officier anglais qui levait sur lui son sabre, Yves, à bout portant, lui tira son coup de pistolet dans la poitrine. Sans un cri, le géant s'écroula, et le jeune garçon resta un moment interdit devant ce grand corps étendu et agité des soubresauts de l'agonie.

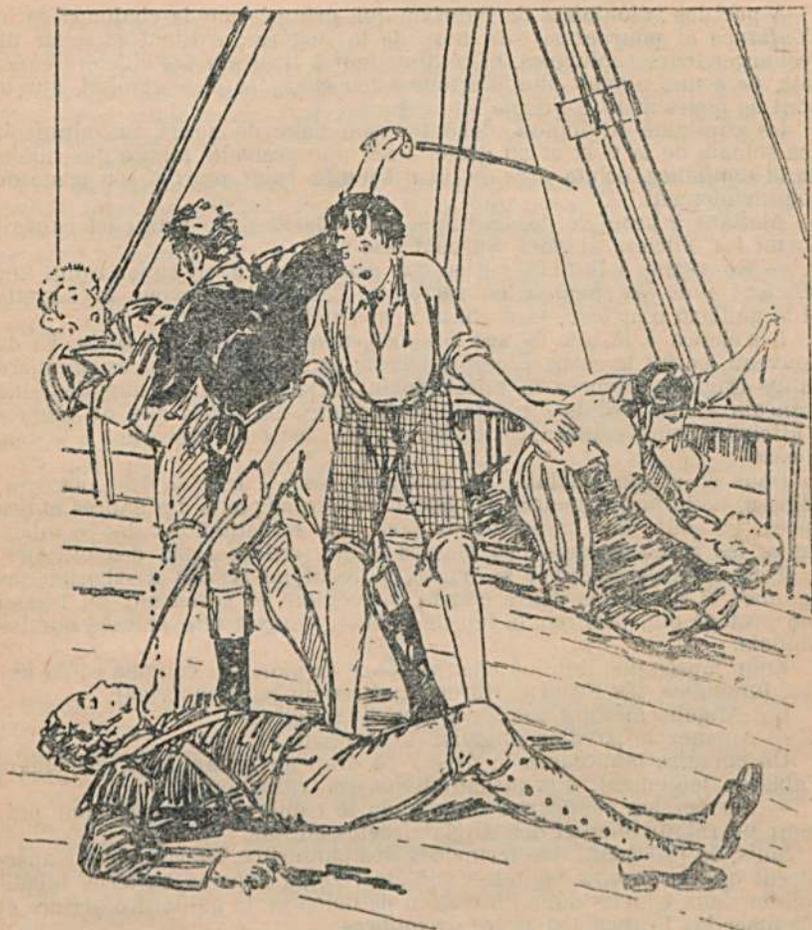
La voix tonitruante de Surcouf tira le novice de sa torpeur :

— Hé! là, Yvon! criait le corsaire qui, bien que lui-même aux prises avec deux Anglais, avait l'œil sur son protégé, hé! Attention à droite!

L'avis arrivait juste à temps, car un habit rouge lançait un furieux coup de pointe au jeune homme, qui l'évita d'un saut de côté, et tira son deuxième coup de pistolet sur son adversaire, qui tomba.

Alors, abandonnant ses pistolets et saisissant son sabre d'abordage, Yves rejoignit son chef qui, entouré de ses officiers, chargeait vers le gaillard d'avant.

Marchant sur les morts, glissant dans les flaques de sang, frap-



Le géant s'éroula et le jeune garçon resta un moment interdit devant ce grand corps étendu (p. 22).

pant l'ennemi à coups de hache, à coups de crosse, ils s'emparèrent du gaillard où le capitaine corsaire regroupa son monde.

Mais, à l'arrière du *Kent*, les Anglais, abrités derrière un rempart formé de cadavres entassés, continuaient impunément la fusillade. Surcouf, faisant charger à mitraille les deux canons du gaillard d'avant, les retourna contre l'ennemi, derrière un rideau d'hommes masquant ces préparatifs.

Et lorsque les Anglais, ayant déchargé toutes leurs armes, franchirent leur macabre barricade pour tenter un retour offensif à la baïonnette, Surcouf, faisant écarter son rideau d'hommes, démasqua brusquement ses deux pièces et lâcha sa mitraille sur les assaillants, qui s'éroulèrent nombreux au pied du grand mât.

A part les volontaires de Bourbon qui, grimpés sur la chaloupe de la *Confiance* et pour ainsi dire hors de la bagarre, avaient le loisir de recharger leurs espingoles, et continuaient à tirer sur les officiers ennemis, personne n'avait plus d'armes à feu chargées et le combat, sur le pont se poursuivait à l'arme blanche.

Le capitaine Rivington, debout à son banc de quart, encourageait ses soldats de la voix et du geste. Mais une grenade lancée des hunes de la *Confiance*, éclata près de lui : il tomba raide mort à son poste de commandement.

Mettant à profit le désarroi que la disparition de leur chef causait parmi les officiers anglais, Surcouf cria :

— En avant, à la hache! Rien que des haches au premier rang! Les officiers avec des piques, en serre-file, derrière! Enlevons la dunette et le gaillard d'arrière, mes enfants, et l'affaire est réglée!

Il s'élança à la tête de ses hommes, ayant Yvon à ses côtés. Et de nouveau, ce fut le corps à corps, féroce, sans merci. Sitôt les premiers rangs anglais enfoncés la mêlée devint telle que les gabiers de hune français et les soldats du bataillon de Bourbon, plutôt que de risquer d'atteindre leurs camarades, cessèrent leur feu et accoururent à la rescousse.

Dans ce calme soudain, on entendait les : « hah! » des corsaires, cognant de la hache comme des bûcherons, le cliquetis des sabres et des épées, la chute des corps sur le pont, les exclamations des combattants, les gémissements des blessés et les ordres brefs des officiers.

Tout en s'escrimant à la hache, Surcouf ne cessait d'exhorter ses hommes et de diriger leurs efforts, surveillant et secourant au besoin son protégé qui, pris par le feu de l'action, fonçait tête baissée sur les Anglais.

Enfin, après une lutte où chaque pouce de plancher conquis coûta des vies humaines, les Français furent maîtres du pont supérieur.

Les Anglais, mettant bas les armes, se rendirent.

— Amenez le pavillon anglais! dit Surcouf.

Un corsaire manœuvra la drisse du drapeau britannique, et celui-ci s'abaissa lentement, aux acclamations des vainqueurs.

— Fermez les panneaux! commanda le capitaine français pour prévenir un retour offensif des Anglais restés en bas.

Mais, en procédant à la fermeture des panneaux, les corsaires s'aperçurent que le second capitaine anglais réfugié dans la batterie, faisait pointer deux canons dans l'intention de défoncer le gaillard d'arrière et d'écraser les Français sous les décombres.

— Morbleu! dit Surcouf, ces « goddems » veulent nous faire sauter? Prenons la batterie!

Le sabre haut, il s'engouffra le premier par l'écouille. Et le combat reprit, d'abord autour des canons, puis dans toute la batterie haute, que les Anglais défendirent pied à pied. Ils ne manquaient pas de fusils chargés et la fusillade crépitait.

Le corsaire malouin et son protégé, qui s'attachait à lui comme son ombre, ayant distancé leurs compagnons, parvinrent au milieu d'un groupe d'Anglais, et d'un tel élan, que chacun d'eux roula sur le sol avec un ennemi, et que Surcouf, pour retirer son sabre, qui dans la chute s'était enfoncé jusqu'à la garde dans la poitrine de l'adversaire, dut mettre le genou sur le cadavre. Se relevant alors, le corsaire, d'un coup de sa hache d'abordage, décapita un officier anglais qui, tenant Yves à bras-le-corps, lui posait sur la nuque le canon d'un pistolet.

Saisi d'un frisson d'horreur, le jeune homme se releva tout ébloué du sang de son ennemi.

Un cercle d'Anglais menaçants se refermait autour des deux Français, isolés du gros de leurs compatriotes. Surcouf, faisant le moulinet avec sa hache, obligeait à reculer ceux qui le menaçaient de trop près.

Yves l'imitait de son mieux, mais il n'était pas de force à cette es-cime, dans laquelle son chef excellait. Arrivant trop tard à la parade, le jeune homme reçut sur la tête un terrible coup de crosse qui l'étendit sur le plancher.

Fou de rage à cette vue, Surcouf redoubla de coups pour venger son protégé; mais, assailli par une foule d'ennemis acharnés, il comprit que, si ses hommes ne venaient pas le dégager, il allait, à son tour, succomber sous le nombre.

A ce moment, par un escalier voisin descendant vers les batteries basses, une poignée d'hommes échevelés, noirs de poudre, surgit en criant :

— France à la rescousse! Mort aux Anglais!

Surcouf crut avoir affaire à des hommes de son équipage; mais, dévisageant les nouveaux venus, il s'aperçut qu'il ne les connaissait pas. Ils étaient vêtus d'habits civils, aussi dissemblables des uniformes rouges des Anglais que du débraillé pittoresque des corsaires français.

De toute façon, d'où qu'ils vissent, ces gens, pour sûr, étaient des amis. On n'en pouvait douter, à voir de quel cœur ils tapaient sur les Anglais qui, du sabre, qui de la crosse, qui d'un morceau d'aviron promu au rôle de massue.

Alors, tout en continuant à s'abriter sous l'infranchissable cercle de fer de sa hache tournoyante, Surcouf, faisant signe aux inconnus, leur cria :

— A moi, mes amis!

♦♦

Reportons-nous trois quarts d'heure en arrière, au moment où, à bord du *Kent*, commençait le branle-bas de combat.

Dans leur cachot, les prisonniers français épiaient toujours les allées et venues de leurs gardiens.

— Le meilleur moyen de sortir d'ici, disait Alain, ce serait d'appeler un geôlier et de bondir au dehors quand il ouvrira la porte.

— Excellente idée! répondit un de ses compagnons. Appelons donc! Holà... Holà...

Mais nul ne vint. Unissant leurs voix, ils crièrent en chœur, sans plus de succès.

A ce moment, un tonnerre assourdissant éclata soudain tout autour d'eux : la canonnade! Le *Kent* venait de tirer sa première bordée sur la *Confiance*. Les prisonniers comprirent alors que les soldats anglais, retenus à leur poste de combat, avaient bien autre chose à faire que de répondre à leurs appels.

— Ils ne pensent plus à nous, dit Alain. Enfonçons la porte!

— Oui, répliqua un de ses camarades. Mais, pour tenter une sortie, il est prudent de bien choisir notre moment. Si le *Kent* parvient à couler au canon le corsaire français, notre escapade n'aboutira qu'à nous faire réincarner ou massacrer, car nous n'avons pas la prétention de nous emparer d'un vaisseau de 38 canons et de 137 hommes d'équipage!

« Au contraire, si l'on en vient à l'abordage, il nous sera facile, à la faveur du combat, de nous glisser dehors pour prendre part à la mêlée, et partager les risques... et le sort final de nos compatriotes.

— Très juste! admit Alain. Alors, attendons!

Ils attendirent bientôt les canons du *Kent* tonner à nouveau, par trois fois, enfin, la réponse de la *Confiance*, lorsque celle-ci, au moment

de joindre son adversaire, lui lâcha sa bordée. Cette décharge, tirée à la hauteur des batteries basses du *Kent*, exerça ses ravages précisément à l'étage où se trouvaient enfermés les Français, et un boulet, traversant la cloison, passa au-dessus de leurs têtes. Quelques minutes après, la clameur des corsaires, le battement des tambours, l'explosion des grenades, vinrent révéler aux prisonniers que leurs compatriotes montaient à l'abordage.

— Voyez! dit Alain en montrant à ses compagnons le trou creusé dans la cloison par le boulet français, qu'il y a pour nous autant de risques à rester ici qu'à nous jeter dans la bataille. En avant, donc!

Et, saisissant un lourd tabouret de chêne, le jeune homme s'en servit pour défoncer la porte. Elle céda bientôt, et les six Français, s'élançant dans les couloirs, tombèrent à l'improviste sur le dos des marins anglais et leur arrachant leurs armes, s'en servirent contre eux. Gagnant alors la seconde puis la troisième batterie, non sans avoir, en route, essuyé plus d'un coup de feu, et couché à terre plusieurs soldats britanniques, ils firent soudain irruption hors de l'escalier, derrière le groupe qui encerclait Surcouf.

Aux appels de ce dernier, les Français, prenant les Anglais à revers, réussirent à dégager le célèbre Malouin, dont ils ignoraient, bien entendu, la personnalité.

Sur ces entrefaites, les corsaires, étant enfin parvenus à enfoncer la vivante barrière qui les séparait de leur chef, rejoignirent celui-ci, qui leur dit en désignant ses libérateurs :

— Sans ces braves gens, vous arriviez trop tard!...

Et, s'avisant alors qu'il ne savait toujours pas qui étaient ses sauveurs, il leur demanda :

— Au fait, comment vous trouviez-vous ici?

— Nous étions prisonniers à bord du *Kent*, répondirent-ils.

— Mais alors, vous connaissez le navire?... Menez-nous donc dans les batteries basses.

Pressé d'en finir, Surcouf suivit ses guides, non sans avoir ordonné à deux de ses hommes de transporter immédiatement Yves de Kéradec à l'ambulance de la *Confiance*.

La lutte se poursuivait dans les batteries basses et le faux pont, mais la résistance faiblissait, la plupart des officiers anglais qui, lors de l'attaque, se trouvaient sur le pont supérieur, ayant déjà rendu leur épée.

Après avoir placé deux factionnaires devant la soute aux poudres, — car il était toujours à craindre que les vaincus ne se fissent sauter avec les vainqueurs, — Surcouf remonta sur le pont: la victoire était complète et les corsaires, en voyant reparaitre leur chef, l'accueillirent par une ovation bruyante.

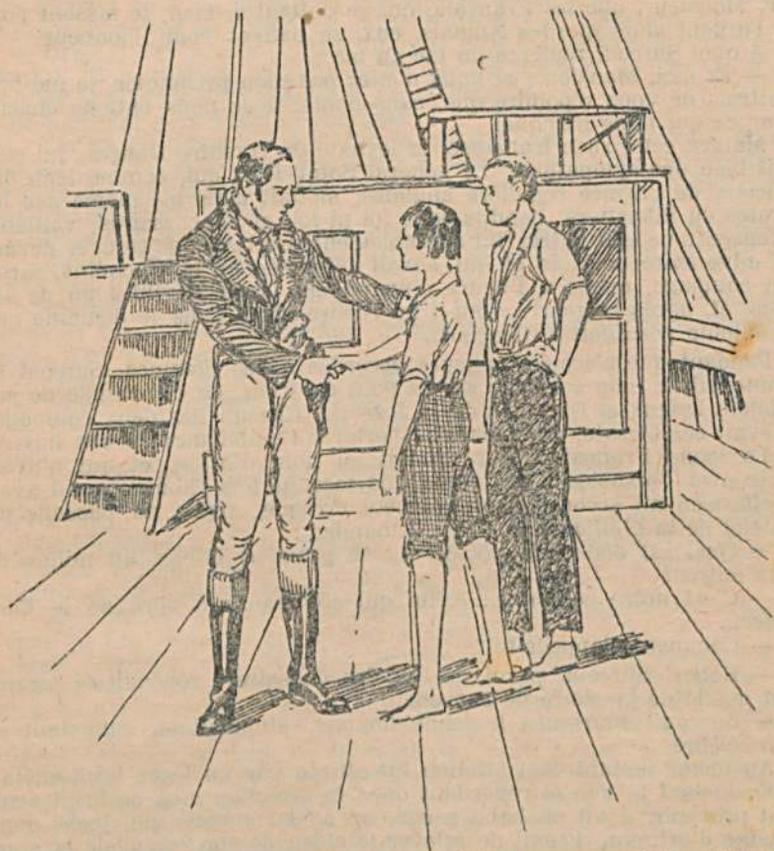
Les bonnets voltigeaient au bout des piques, et des vivats chaleureux retentissaient.

CHAPITRE VIII

APRÈS LA BATAILLE

La bataille était à peine finie, que déjà les corsaires survivants se ruèrent vers la récompense promise, et, s'élançant par les écoutilles, couraient inventorier le contenu des cabines, et dévaliser les coffres.

Et bientôt, on entendit des cris de terreur proférés par des voix féminines : les passagères étaient affolées en voyant les vainqueurs forcer les portes de leurs cabines. Les officiers anglais, justement émus, se



— Quelle heureuse surprise de te revoir debout, mon petit Yves! (p. 31).

précipitèrent vers Surcouf, réclamant sa protection pour leurs compagnes.

A l'instant, le corsaire fit placer des factionnaires devant les cabines occupées par les femmes, avec consigne de tirer impitoyablement sur quiconque prétendrait passer. Quant au pillage, il donna aux officiers anglais l'assurance formelle qu'on leur restituerait leurs objets personnels.

Peu après, en questionnant l'état-major du *Kent*, le corsaire, qui s'était étonné de voir l'équipage ennemi si nombreux, apprit l'incendie du bateau *The Queen*, par suite duquel les combattants du *Kent* avaient vu leur nombre tellement augmenté et porté à 437.

— Mais alors, s'écria Surcouf, nous avons eu chacun trois Anglais et demi à combattre! Avouez, messieurs, que mon équipage n'a pas volé sa part de prise!

A ces mots, un officier anglais, furieux de voir sortir des écouteilles du *Kent* et se diriger vers la *Confiance* des corsaires chargés de butin, s'écria :

— Si vous n'étiez pas mon vainqueur, je me permettrais de déplo-

rer, Monsieur, que les Français, qui se battent si bien, le fassent pour de l'argent alors que les Anglais, eux, se battent pour l'honneur!

A quoi Surcouf répliqua du tac au tac :

— Et moi, Monsieur, si vous n'étiez pas mon prisonnier, je me permettrais de vous répondre que, sans doute, nous nous battons chacun pour ce qui nous manque!

Malgré cette rude franchise, la loyauté du corsaire français lui conquit bien des sympathies. Le général Saint John qui, comme bien des officiers de l'armée régulière anglaise, mettait dans le même sac les pirates ou flibustiers, bandits sans foi ni loi, et les corsaires, vaillants défenseurs de leur patrie, fut agréablement surpris de se trouver devant un adversaire courtois et qui savait faire régner la discipline parmi son équipage, même à l'heure d'un pillage. Aussi devint-il un de ses amis, et, après la guerre, vint-il lui rendre visite dans le domaine que le Malouin possédait à Riaucourt.

Pendant que s'écoulait l'heure accordée à ses hommes, Surcouf se promenait de long en large sur le pont du *Kent*, en compagnie de ses officiers Drieux et Dumaine de la Josserie. Chacun des deux équipages enlevait ses blessés, pour les transporter à l'ambulance de son navire.

Le jeune Français qui répondait au nom d'Alain, et qui n'avait pu trouver l'occasion d'approcher une seconde fois l'homme qu'il avait si efficacement secouru à un moment critique, arrêta au passage un matelot de la *Confiance* pour lui demander :

— Quel est donc cet officier qui se promène là-bas, au milieu de deux autres?

— C'est notre capitaine... celui qui commande à bord de la *Confiance*...

— Comment s'appelle-t-il?

— Robert Surcouf, pardi, le Roi des Corsaires! répondit le marin, tout gonflé de la gloire de son chef.

— Surcouf! murmura le jeune homme, stupéfait en entendant ce nom célèbre.

Au même instant, son attention fut attirée par un léger bruit métallique. Levant la tête et regardant dans la direction d'où ce bruit semblait provenir, il vit un habit rouge, un soldat anglais qui, juché dans la hune d'artimon, venait de relever le chien de son espingole et ajustait Surcouf.

— Gare là-haut! cria vivement Alain au capitaine malouin.

Celui-ci, levant les yeux à cet avis, aperçut le tireur qui le couchait en joue, et fit un saut de côté. Il était temps : le coup partit, et la balle siffla aux oreilles du vainqueur.

Le combat étant terminé, chacun ayant mis bas les armes, cet acte hostile constituait une véritable tentative d'assassinat.

Déjà, quelques marins corsaires s'élançaient dans la mâture pour venger leur chef bien-aimé, et avant que ce dernier ait eu le temps d'intervenir, le corps du coupable, percé de coups, était précipité du haut de la hune sur le pont, où il vint s'écraser sous les yeux horrifiés de ses camarades.

Surcouf, s'avançant alors au-devant du jeune Français inconnu, lui serra la main et lui dit avec la désinvolture d'un homme pour qui l'existence ne compte guère :

— Merci, monsieur. Voici la seconde fois aujourd'hui que vous me sauvez la vie : si je puis à mon tour vous rendre quelque service, comptez sur ma reconnaissance.

Mais la rumeur d'une altercation interrompit cet entretien. Des sol-

datés anglais, pris de fureur en relevant le corps brisé de leur camarade, invectivaient les corsaires, qui leur répondaient sans aménité.

— Drieux! Par prudence, fais amarrer tous les prisonniers! ordonna Surcouf. Et je casserai moi-même la tête au premier homme de mon équipage qui portera la main sur un Anglais!

Se tournant vers Alain, il continua :

— On s'est suffisamment entretués comme cela! Figurez-vous qu'au moment où vous m'avez rejoint dans la batterie, je venais de voir tomber près de moi, assommé d'un coup de crosse, un pauvre enfant dont c'était le premier combat.

S'adressant alors à un de ses officiers qui venait de la *Confiance* :

— Julien, as-tu des nouvelles d'Yves de Kéradec? Sais-tu s'il est mort? Vrai, j'en aurais du chagrin...

L'interpellé répondit qu'il ne savait rien, et le Français inconnu, qui avait tressailli en entendant prononcer le nom du jeune Breton, s'écria d'un ton déchirant :

— Grand Dieu! mon petit Yves est-il donc mort?

— Vous le connaissez? s'étonna le corsaire.

— C'est mon frère! Je suis Alain de Kéradec! répondit le jeune homme.

— Eh bien! reprit Surcouf, courez à notre ambulance, adressez-vous de ma part aux chirurgiens Le Nouvel et Millien. Vous saurez à quoi vous en tenir sur le sort de votre frère. Je ne puis quitter mon poste, je vous rejoindrai dès que possible. Puissiez-vous trouver Yves vivant!

Tandis qu'Alain prenait sa course vers le pont de la *Confiance*, le corsaire, consultant sa montre, dit à ses officiers :

— L'heure est écoulée... Qu'on rappelle tout le monde en haut, et vivement! Les retardataires auront affaire à moi!

Mais personne ne s'avisait d'enfreindre la consigne. On savait que le capitaine ne badinait pas avec la discipline, et que, si l'on pouvait se fier à sa parole quand il promettait quelque chose d'agréable, on pouvait compter également sur lui, si ce qu'il promettait se trouvait être huit jours de fers, la peine du cabestan, ou trente coups de garçette!

Aussi les batteries du *Kent* furent-elles évacuées en un clin d'œil, au grand soulagement des officiers anglais qui, jusqu'à la dernière seconde, avaient redouté quelque brutalité des corsaires à l'égard des passagères, ou entre les hommes des deux équipages, quelque rixe servant de prétexte au massacre des prisonniers.

Il ne restait plus aux vainqueurs qu'à régler le sort des vaincus et celui de leur bâtiment. Quant à ce dernier, Surcouf lui forma un équipage d'une soixantaine de corsaires qu'il mit sous le commandement du capitaine en second, Drieux.

Il ne pouvait être question de garder à bord les Anglais prisonniers; car, étant donné leur grand nombre, leur présence aurait constitué un danger de révolte perpétuel.

Soudain Surcouf avisa, non loin de là, le trois-mâts maure qu'il avait visité la veille et qui, faute de pilote, croisait toujours à l'embouchure du Gange. Ce bateau avait été témoin du combat. La *Confiance* le rejoignit et le corsaire, montant à bord, obtint du capitaine arabe terrorisé qu'il acceptât de recevoir tous les prisonniers anglais, pour les conduire à Calcutta, qui était précisément leur destination première.

Surcouf vint annoncer au général Saint John qu'il le remettait en liberté ainsi que tous ses compatriotes, sur leur parole que les Anglais feraient sortir de leurs prisons un nombre équivalent de Français, en faisant figurer en tête de liste Bléas, Kéranvragne, et les hommes faisant partie de l'équipage de la *Confiance* récemment capturés par la



Sibylle. Ces conditions si raisonnables furent aussitôt acceptées, et d'ailleurs loyalement remplies par la suite.

Le capitaine corsaire assista au transbordement des Anglais, afin de s'assurer qu'aucune violence ne leur était faite et que leurs bagages personnels n'étaient pas retenus.

Les blessés légers prirent place sur le trois-mâts maure; les blessés graves restèrent à l'ambulance du *Kent*, où ils furent soignés par leurs propres chirurgiens.

Lorsque le dernier habit rouge eut quitté le bord du vaisseau anglais, Surcouf fit procéder, sur les deux bâtiments, aux réparations indispensables dans le grément abîmé par les projectiles. La *Confiance*, qui avait le plus souffert, prit les voiles de rechange du *Kent*. Et, quelques heures plus tard, les dommages étant réparés, le capitaine fit mettre le cap au sud.

Les deux bâtiments, voyageant de conserve, se dirigèrent vers l'Île-de-France où le corsaire avait résolu d'accompagner lui-même sa prise.

EPILOGUE

En quittant Surcouf pour courir à l'ambulance, Alain de Kéradec déplorait la cruauté du sort qui, grâce à une suite de hasards exceptionnels, rapprochait ainsi les deux frères à travers les océans, pour ne les remettre en présence qu'après que l'un d'entre eux était mort ou gravement blessé.

Le désespoir au cœur, Alain gagna, par la vergue de misaine, le pont de la *Confiance* et s'engagea dans la grande écouteille. Les cris de douleur des blessés le guidaient vers l'ambulance, où il pénétra enfin dans un affreux relent de pharmacie et d'abattoir.

Du sang, du sang partout, sur les tables, dans les cuvettes, sur les pansements des blessés, sur le parquet, sur les blouses et les bras des chirurgiens.

Les deux praticiens, manches retroussées, se préparaient à couper la jambe à un vieux « Frère de la Côte », surnommé La Grogne. — précisément ce même balafre qui, deux heures auparavant, conseillait au jeune pilotin de numérotier ses os. Ce pauvre diable avait eu le pied déchiqueté par une grenade, et, ce qui le vexait le plus, c'est que la grenade était française.

— Bougre de maladroït que ce gabier de malheur! grognait-il. N'aurait-il pas mieux fait de balancer sa machine infernale sur la poire des goddems!

L'usage des anesthésiants était inconnu à l'époque, le patient devait y suppléer, soit en mordant son mouchoir, soit en fumant son brûlegueule, mais surtout en faisant appel à toute son érengie pour supporter la douleur.

— Minute! disait La Grogne, laissez-moi le temps de préparer une chique, mille sabords!

Tirant de son bonnet une « carotte » de tabac noir, à l'aide de son couteau il en coupa une tranche qu'il introduisit dans sa joue.

— Vous pouvez me couper la patte, dit-il, me v'là paré à c'theure.

Ce fut à cet instant qu'Alain s'avança, et après s'être assuré, d'un regard circulaire, que son frère n'était pas là, et n'en augurant rien de bon, d'une voix angoissante il demanda aux chirurgiens :

— Messieurs Millien et Le Nouvel, votre capitaine m'envoie vous demander comment se porte Yves de Kéradec.

— Tu lui diras qu'il va bien, s'il court toujours, répondit le chirurgien-chef.

— Et que nous avons autre chose à faire aujourd'hui que de soigner des vapeurs, des migraines et des maux de tête, sacré nom! jura son aide.

— Là-dessus, fiche-moi le camp et laisse-nous travailler! vociféra le chirurgien en choisissant parmi ses instruments une scie de boucher.

Ne sachant trop ce qu'il devait augurer de ces énigmatiques propos, et pris d'un espoir fou, Alain remonta sur le pont, cherchant auprès de qui s'enquérir de son frère... quand il se heurta précisément à celui-ci, qui venait en sens inverse :

— Yves! Toi, vivant!

— Alain!

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre et, après s'être embrassés avec toute la fougue affectueuse de deux frères qui ne croyaient plus se revoir, ils échangèrent des questions :

— Yves! Mais ton capitaine te croyait mort, assommé?

— Le fait est que j'avais reçu sur le crâne un rude coup de crosse qui me laissa un bon moment inanimé, puisqu'on eut le temps de me transporter de la batterie du *Kent* à l'ambulance de la *Confiance*, où je ne repris connaissance qu'un quart d'heure plus tard. Me voyant alors m'agiter, les chirurgiens, après avoir constaté que j'étais simplement étourdi, me prièrent assez vivement de déguerpir pour faire place aux vrais blessés qui affluaient.

— Je m'explique, à présent, les propos railleurs des chirurgiens. sans doute t'avaient-ils pris pour un faux blessé, pour un simulateur?

— Mais toi-même, Alain, par quel miracle te trouves-tu là, sur le pont de la *Confiance*? C'est à peine si j'ose en croire mes yeux.

Tandis que l'aîné contait au cadet sa longue captivité à bord des vaisseaux anglais, et qu'il allait en venir à la façon originale dont cette longue détention avait pris fin, comme elle avait commencé, par un abordage, Surcouf, regagnant enfin son bord, aperçut les deux frères et marcha droit à eux.

— Quelle heureuse surprise de te revoir debout, mon petit Yves! dit-il au cadet en lui serrant chaleureusement la main. Je t'avais bien cru mort, car le coup avait été rudement asséné... J'oubliais que tu es Malouin, et que nous autres Bretons, nous avons tous la tête dure!

Puis, se tournant vers l'aîné :

— Savez-vous, monsieur Alain, que ce petit gars-là s'est fièrement battu, montant à l'abordage comme un vieux « Frère de la Côte »? Je l'ai vu à l'œuvre, et je m'y connais!

Rouge de confusion et d'orgueil, Yves demanda d'un air surpris :

— Mais vous connaissez donc mon frère, capitaine? J'allais justement vous le présenter.

Le corsaire éclata de rire :

— Ha! ha! il a joliment su se présenter tout seul! Depuis l'instant où tu es tombé, ce gaillard-là a trouvé le moyen de me sauver deux fois la vie!

Les deux Kéradec, dont chacun était plus fier de l'éloge adressé à son frère que de celui qui le concernait personnellement, s'entre-regardaient avec joie et avec orgueil.

— On reparlera de ça tout à l'heure... Mes enfants, vous déjeunerez à ma table! conclut le corsaire en s'éloignant.

Restés seuls, les deux frères, gardant le silence sur le chapitre de

leur bravoure, garantie par un témoignage aussi autorisé que celui de Surcouf, reprirent le récit de leurs aventures, et chacun conta à l'autre son odyssée personnelle.

Alain apprit la ruine et la mort de son oncle, colon à l'Île-de-France, tristes circonstances qui avaient motivé l'embarquement du jeune Yves à bord de la *Confiance*.

— Mais à présent, demanda l'aîné, puisque rien ne nous appelle plus à la colonie, qu'allons-nous faire?

— En ce qui me concerne, répondit le cadet, à moins que tu ne sois d'avis contraire, je crois bien que, cette campagne-ci finie, je reprendrai du service avec M. Surcouf, s'il veut de moi. Mais toi-même, Alain?

— Mon plus cher désir serait de n'être pas séparé de toi. D'autre part, comme ce métier de « gentilhomme de fortune » me séduit, et que je partage ta passion pour le métier de marin, si ton capitaine veut m'accepter dans son équipage, nous serons deux à son école, à nous modeler sur son exemple!

Un mois plus tard, deux navires entraient en rade de Port-Louis, à l'Île-de-France.

Le premier, arborant à sa corne d'artimon le drapeau tricolore, fut bientôt reconnu des colons accourus sur les quais pour le saluer : c'était la *Confiance*, le bateau de Surcouf.

Beaucoup plus gros que le premier qu'il suivait, portant le pavillon anglais traînant dans la mer au-dessous du pavillon français, — ce qui indiquait une prise de guerre, — le second était le *Kent*.

Le canon des forts tonna pour saluer l'heureux retour du fameux corsaire, qui répondit de même et s'avança dans le port, aux acclamations des habitants.

L'équipage de la *Confiance*, décimé par des pertes cruelles, portait sur ses rôles le nom de deux nouveaux enseignes : les frères de Kéra-déc, qui, appuyés l'un auprès de l'autre au bastingage du gaillard d'avant, voyaient s'achever heureusement leur première campagne, au cours de laquelle ils avaient eu l'honneur de participer au plus glorieux combat qui ait illustré l'histoire de Robert Surcouf, le « Roi des Corsaires » français.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

La cocarde noire de Charlotte Corday

par Albert BONNEAU

Lancée d'une main habile, l'agate s'en fut bousculer les billes soigneusement alignées à l'intérieur du triangle.

— Encore à moi, j'ai gagné! fit Blanchon triomphant.

Colinet et Jeannot qui attendaient, debout auprès de leur camarade, conservant dans leurs mains les petits sacs contenant leurs billes, firent la moue.

— J'espère que tu vas nous accorder notre revanche? hasarda Colinet.

Mais Blanchon râflant les billes qu'il venait de gagner, et les enfouissant dans sa poche, regarda le cadran qui se trouvait placé à l'entrée de la grande écurie des Messageries.

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.
- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.
- N° 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB.
- N° 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDÉENS.
- N° 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII.
- N° 9. — L'ENNEMI DE JEANNE D'ARC.
- N° 10. — LE PETIT CANONNIER DU SIÈGE DE TOULON.
- N° 11. — TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS.
- N° 12. — LE JEUNE HÉROS DE LA ROCHELLE.
- N° 13. — LE LION DES PYRAMIDES.
- N° 14. — UNE VICTOIRE DE SURCOUF.

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)